
3 1761 08944993 8

# VOYAGE

A

LA CHINE.

# VOYAGE
## A
# LA CHINE;

PAR J. C. HÜTTNER;
GENTILHOMME D'AMBASSADE.

Traduit de l'allemand; avec une carte de la Chine, gravée par Tardieu, et de la musique chinoise.

---

A PARIS,
Chez PILLOT jeune, libraire, place des Trois Maries, n°. 2.

AN XI. 1803.

# PRÉFACE

## DE L'ÉDITEUR*.

Avant que l'Auteur partît pour la Chine, quelques-uns de ses amis le prièrent de leur envoyer des notices moins abrégées que celles qu'on a coutume de donner dans des lettres ordinaires. Le peu de notions exactes que

* Cet éditeur est M. Charles Boettiger, homme de lettres distingué, auteur de plusieurs ouvrages estimés sur les arts, la littérature et les antiquités.

l'on a sur la Chine leur firent desirer ces details avec ardeur ; ils lui firent sentir que cela lui causerait moins de peine, que s'il répétait la même chose à différentes personnes, puisqu'alors le même manuscrit pourrait servir pour tous. M. Hüttner leur promit donc une relation succincte, sous la condition cependant de ne la communiquer à personne, et surtout de ne pas la faire imprimer. Ses amis lui firent cette promesse ; et il fut très-fâché en apprenant qu'un journal de Hambourg avait annoncé la relation de son *Voyage* *. Il n'avait jamais eu

* Voici ce qu'il en dit dans une de ses lettres :
« Ne me croyez pas assez imprudent pour tenir

l'idée de la faire imprimer. Malgré ce mécontentement, il tint parole à ses amis, et leur envoya, de *Canton*, la relation que nous publions; mais à peine était-elle arrivée à sa destination, qu'il revint lui-même en Europe. Peu de personnes connaissaient encore cette relation, lorsque l'Auteur écrivit qu'il priait de ne pas la faire circuler davantage, puisque le journal de l'Ambassadeur était dans les mains du Roi, et que le Gouver-

« de tels propos. Je connais d'ailleurs très-bien
« l'homme, à Londres, qui sans y être autorisé,
« a enrichi ses extraits de journaux de cet appen-
« dix. Il est bien loin d'être mon ennemi; mais
« le fût-il, il n'aurait pu me nuire davantage qu'il
« ne l'a fait par cette indiscrétion. »

nement allait le faire imprimer. Lorsque tous les journaux eurent été remis à *Staunton*, pour composer une relation authentique du voyage, M. Hüttner insista encore plus fortement sur sa demande, parce qu'il craignit que quelqu'un ne fût tenté de publier sa relation avant que le grand ouvrage ait pu paraître. Ceux qui avaient vu le manuscrit de M. Hüttner, gardèrent le silence; ils se proposaient de le lui renvoyer comme il l'avait desiré; mais l'affaire resta là, et bientôt on n'y pensa plus des deux côtés, parce que Anderson avait publié dans cet intervalle une relation de l'Ambassade en Chine.

Quelque temps après la foire de Pâques, 1797, l'Editeur de cette relation apprit par une lettre de Léipsic, qu'on avait offert à un libraire connu le *Voyage d'un Allemand en Chine* ; que ce libraire n'avait refusé, qu'à cause du prix exagéré qu'on lui demandait ; que le vendeur avait alors cherché un autre libraire, et qu'il l'avait trouvé.

Il n'était pas difficile de deviner quel était l'*Allemand anonyme*, M. Hüttner étant *le seul* de cette nation à la suite de l'Ambassadeur. Cependant il était sûr que le manuscrit offert à vendre ne pouvait point venir de lui. On sut bientôt qu'un inconnu avait fait, en se-

cret, une copie de la relation que M. Hüttner avait envoyée en Allemagne, seulement pour ses amis. Ce voyageur fut ainsi forcé de donner son *Voyage* au public, contre son intention, sans même en retirer le moindre avantage. Ses amis virent bien alors qu'ils ne pouvaient pas arrêter cette publication, et ils crurent nécessaire de faire imprimer promptement le manuscrit original. Ces détails paraîtront minutieux à beaucoup de personnes; mais ils sont nécessaires pour faire voir combien ce petit ouvrage mérite l'indulgence des lecteurs. Sans doute, M. Hüttner aurait ajouté, retranché, vérifié

beaucoup de choses, et il aurait soigné davantage son style, si en écrivant cette relation, il avait eu le projet de lui donner de la publicité. Il passe légèrement sur beaucoup d'objets qui fournissent toujours à Anderson l'occasion d'épancher sa bile. L'Editeur espère cependant que cette relation succincte du voyage de l'Ambassade anglaise, pourra se lire même après l'Ouvrage de *Staunton*. M. Hüttner, homme impartial, et rempli de talents, a vu beaucoup de choses d'une manière qui lui est propre, et il a, de plus, tâché de rendre les noms chinois avec la plus grande précision.

# PRÉFACE

## DU

## TRADUCTEUR.

L'ÉDITEUR de ce Voyage a suffisamment fait connaître le motif de sa publication ; j'ajouterai quelques mots sur son Auteur.

M. Hüttner est un Allemand distingué par ses connaissances ; il a étudié la philologie à Léipsic, où il a donné, en 1787, une Dissertation *de Mythis Platonis*. Ce sont ses succès dans l'étude de la langue

grecque qui l'ont conduit en Angleterre. Georges Staunton voulut faire apprendre cette belle langue à son fils, par l'usage, et en la parlant; il s'adressa au savant d'Anse de Villoison, à Paris, pour lui demander un sujet digne de sa confiance, pour donner à son fils l'éducation qu'il desirait : le C. Villoison lui conseilla de s'adresser à Léipsic, ville célèbre par son Université, et où il y a d'excellents hellénistes. M. Staunton suivit son conseil, et on lui indiqua M. Hüttner, qui accepta ses propositions. Quand M. Staunton partit pour la Chine, M. Hüttner suivit l'Ambassade en qualité de *Gentleman of Embassy*,

Gentilhomme de l'Ambassade. Il accompagna ainsi le jeune Staunton, que son esprit cultivé rendit propre à différents genres de connaissances. Ce jeune homme, comme on le verra, fit dans la langue chinoise des progrès étonnants, qui excitèrent l'admiration de l'Empereur Kien-Long, dont il reçut beaucoup de marques d'intérêt et des présents.

M. Hüttner fut chargé de plusieurs emplois pendant l'Ambassade; on lui confia le commandement du petit bâtiment envoyé sur la mer Jaune, pour parlementer avec les mandarins.

M. Hüttner, de retour à Londres,

après avoir terminé l'éducation du jeune Staunton, s'établit dans cette ville, où il se livre à la culture des lettres. Il a donné une traduction allemande du voyage de M. Wansei dans l'Amérique septentrionale, dont j'ai donné un extrait dans le *Magasin encyclopédique*, année III, tome V, p. 386; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est sa traduction allemande du *Menu* ou *Code des Indous*, avec un commentaire et un glossaire pleins d'érudition. Les Anglais eux-mêmes ne possèdent pas cet ouvrage important, aussi bien expliqué. J'en ai également dit un mot dans le *Magasin*, année III, tome III,

p. 388 et 389, en rendant compte du *Mercure allemand.*

Ces détails suffisent pour faire connaître M. Hüttner, et donner confiance à sa relation, qui, par les détails piquants qu'elle contient, se fait lire avec plaisir et intérêt.

---



EMPIRE DE LA RUSSIE
CARTE
DE LA
CHINE
et des Pays-voisins
soumis en partie à l'Empereur
actuel
TSCHIEN-LONG.
Pour le Voyage
de M. Hüttner
Gentilhomme
d'Ambassade.
M O N G O L S
Schamo ou Cobi
Grand Desert
Soongari Oeloths
Kokonor
Choschot Oeloths
Oeloths du Désert
Taschanai ou de la Gde Mer de Sable
TIBET
Petite Bucharie
Grande Bucharie
Turkestans
Kirguises
les Solons
les Tauris
les Humars
Mongols Kalkas
les Mandschu
Kirin
les Yupi
Mer de Corée
EMPIRE DU JAPON
Mer Orientle de la Chine
GRAND OCEAN
LA PERSE
INDOSTAN
Bengale
GOLFE DU BENGALE
Madras
CEYLAN
OCÉAN DES INDES
Equateur
SIAM
LAOS
CAMBOGE
TONQUIN
BORNEO
MALACCA
SUMATRA
SCHEN-SI
SCHENSI
HONAN
SETSCHUEN
HUNAN
HUPÉ
QUANG-SI
QUANG-TONG
KOEI-TSCHEU
YUNNAN
Formosa
Isle de Luçon
Manila
Magindanao
Longitude à l'Est du Méridien de l'Isle de Fer.
Gravé par P. F. Tardieu Place de l'Estrapade No. 18

# VOYAGE

## A

# LA CHINE.

Canton, décembre 1793.

Dès que l'Empereur de la Chine reçut la nouvelle qu'un Ambassadeur anglais était en chemin pour se rendre à sa cour, il fit publier à Canton et dans tous les ports de son empire, un édit par lequel il enjoignait aux mandarins de rendre à cet ambassadeur tous les honneurs possibles, et

de faciliter de toutes les manières son voyage à Peking. L'Ambassadeur avait obtenu la permission de passer par la *mer jaune*, permission accordée à la haute réputation des connaissances des Anglais dans la navigation. Les deux vaisseaux *, à bord desquels étaient l'ambassade et les présents destinés à l'Empereur de la Chine, doublèrent donc les îles de *Haynan* et de *Macao*, pour entrer dans le détroit de *Formosa*.

Le premier juillet 1793, nous arrivâmes devant *Tschus-san*, dans la province de *Tschekian*. Jusqu'alors notre navigation avait eu une direc-

* L'un de ces bâtiments était un vaisseau de guerre de 64 canons, appelé *le Lion*; l'autre appelé *l'Indostan*, était un vaisseau de la Compagnie des Indes.

tion certaine, puisque nous suivions les journaux des Anglais, qui autrefois allaient jusqu'à *Tschus-san*, où ils avaient un établissement avant que le commerce de l'Europe fût borné à la seule ville de Canton; mais je ne crois pas qu'aucun bâtiment européen eût encore pénétré plus avant dans le pays : aussi nous fallut-il prendre des pilotes à *Tschus-san*. Nous eûmes de la peine à nous en procurer. La navigation des Chinois, qui n'est que dans sa naissance, est aussi différente de celle des Anglais, que le sont les deux peuples eux-mêmes. Les Chinois, que leur peu de connaissances rend nécessairement timides, suivent toujours les côtes, sans jamais hasarder de gagner la haute mer; c'est pour-

quoi les pilotes cessèrent presque de nous être utiles, dès qu'ils ne purent plus apercevoir la terre, car c'était leur seul moyen de juger de notre position. Nous continuâmes notre route malgré cela, et sans avoir une carte nautique qui aurait pu nous indiquer les bancs de sables et les rochers; mais nous prîmes la précaution de nous faire précéder par les deux brigantins, qui jusques-là nous avaient suivi, et de jeter l'ancre tous les soirs après avoir serré toutes nos voiles, ou de n'en déployer que quelques-unes.

Nous eûmes pendant quelques jours beaucoup de vent et de brouillards; du *Lion*, sur lequel je me trouvais, on ne pouvait apercevoir ni *l'Indostan* ni les brigantins: on

ne répondit pas même à plusieurs coups de canon, ce qui effraya beaucoup ceux qui n'étaient pas habitués à courir les mers. Cependant les brouillards se dissipèrent, le vent favorable continua; et le 16 juillet nous aperçûmes enfin des îles et des caps, auxquels *Sir Erasmus Gower*, Capitaine du Lion, donna les noms suivants: Cape Macartney, 36° 50′ N. L. long. 102° 30′. — Cape Gower, 36° 55′ N. L. long. 102° 36′ — Staunton's Islands, 36° 46′ N. L. long. 122° 25′. E. of Greenwich.

Le 20 juillet nous jetâmes l'ancre près de *Miaotau*, petit endroit de la province de *Schantong*. Nos pilotes, très-partagés ordinairement dans les avis qu'ils nous donnaient, n'avaient

qu'une seule voix sur l'impossibilité d'aller plus loin qu'à *Taku*, avec nos grands vaisseaux, à cause du peu de profondeur de l'eau. On crut cependant nécessaire d'en faire l'essai. On craignait que les présents destinés à l'Empereur ne fussent endommagés en les transportant à Peking par terre, quoique les mandarins l'eussent proposé, parce que la distance était considérable. L'Ambassadeur fit partir un des brigantins, pour connaître exactement la hauteur de l'eau, et pour prendre encore d'autres renseignements nécessaires. Nous fûmes bientôt convaincus que dans le grand golfe formé par la *Corée*, *Leaotong*, et les provinces de la Chine, *Petscheli*, et *Schantong*, l'eau était beaucoup

trop basse vers le côté où *Taku* est situé, pour que nos grands vaisseaux pussent s'y hasarder. Le brigantin même, qui n'avait besoin que de quelques pieds d'eau, avait touché plusieurs fois le fond de la mer. Alors on envoya à Taku le troisième petit bâtiment de notre escadre, de l'espèce de ceux qu'on nomme *Snow*, afin de prendre avec les mandarins les arrangements nécessaires pour le débarquement de l'ambassade et des présents. Je fus de ces deux expéditions, et je ne puis vous dire assez combien je fus frappé de tout ce que je voyais pour la première fois dans ce pays singulier. La quantité de *Joncs* * que

* Espèce de petit bâtiment : *Junc* en anglais, *Jonc* en français, *Junke* en hollandais, viennent

nous rencontrâmes, la multitude de monde sur ces Joncs, leurs habits, les chants des rameurs, la construction, la commodité et la propreté des bâtiments; et sur la terre les maisons, les soldats, les cérémonies, et mille autres choses, irritaient ma curiosité, autant que celle des Chinois fut excitée par nos vaisseaux, notre habillement, notre langue et nos manières. Ils étaient surtout étonnés de nous voir envelopper notre cou, emprisonner notre corps dans un habillement étroit, montrer les contours de nos membres, et couvrir nos cheveux d'une poudre blanche; nous avions, en effet, fort peu de chose à répondre à tout cela.

probablement du chinois *Tschwang*, qui signifie un vaisseau.

Les étoffes de nos habits leur firent beaucoup de plaisir, ainsi que notre linge, nos épées, nos montres et leurs chaînes, nos boucles, et surtout nos souliers et nos bottes, parce qu'ils n'ont point d'idée du degré de perfection auquel les Anglais ont porté l'art de préparer les cuirs.

A *Taku*, ou *Tung-ta-ku-paiho*, se trouvèrent trois *mandarins* *, pour recevoir l'ambassade : *Tsching-*

* *Mandarin* est un mot portugais dérivé de *Mandare*, et signifie tout officier public de l'Empire de la Chine, quelles que soient sa dignité et son importance dans le civil et le militaire. Le mot dont les Chinois se servent est *Quang*, ou *Quangfu*. Les grades du mandarinat sont aussi différents que la quantité d'emplois l'exige nécessairement dans un si grand empire. On distingue leurs grades par la couleur des boutons que les mandarins portent au milieu de leur chapeau : le rouge indique la première dignité, les autres sont indiquées par des boutons

*ta-dschin* *, tartare d'un rang très-élevé, inspecteur de la gabelle de l'empire, et, en cette occasion, envoyé par l'Empereur comme inspecteur général de tout ce qui avait rapport à l'ambassade anglaise; *Tscho-ta-dschin*, très-savant mandarin civil, et gouverneur du district où est située la grande ville *Tiensing*, en *Petscheli*; enfin, *Wang-ta-dschin*, mandarin militaire, dont le grade correspond à celui de nos colonels. Ces trois mandarins nous assurèrent tenir de l'Empereur les ordres les plus précis pour faire parvenir les présents du roi

bleus, blancs et dorés. Le rouge et le bleu se subdivisent en opaque et transparent.

* *Ta-dschin*, signifie grand homme; c'est un titre qu'ont presque tous les grands seigneurs.

( car ils avaient grand soin de les nommer toujours les premiers ), l'ambassade et tout son équipage, au lieu de leur destination, sans aucun accident. Pour cet effet, ils firent préparer, sur le champ, une grande quantité de joncs, ou de grands bâtiments de transport, qui, deux jours après, joignirent nos deux vaisseaux, qui n'avaient jeté l'ancre qu'à quatre lieues de Taku.

D'abord nous craignîmes que les pièces grandes et pesantes qui se trouvaient parmi les présents, ne fussent endommagées en les déchargeant dans les joncs ; mais nous eûmes tort. Ce qui manquait aux Chinois du côté de l'adresse fut suppléé par le nombre des bras,

par leur attention soigneuse, et en partie par leur force corporelle, qui, sans être comparable à la force surprenante des matelots anglais, est cependant beaucoup plus grande qu'on ne le croirait d'un peuple qui ne se nourrit que d'eau et de riz, tandis que nos matelots ont tous les jours de la viande et des boissons fortes.

Tout fut embarqué sur les joncs en peu de jours, et ce fut le 5 août, qu'après une navigation de dix mois, nous quittâmes nos vaisseaux pour aller à terre dans la province de *Petscheli*, sur des bâtiments Chinois. L'Ambassade était composée de cent personnes. Lorsque l'Ambassadeur sortit du vaisseau, il fut salué, à cause de son rang, de

dix-neuf coups de canons, et de trois *Hussas*.

La marée nous porta en peu d'heures à *Taku*, où la rivière de *Pai-ho* se jette dans la mer. Toute cette contrée semble être arrachée à la mer depuis peu de temps. Le port se comble tous les jours davantage, et le rivage s'agrandit. On voit ici continuellement le long des côtes des centaines de grands joncs arriver de *Canton*, de *Tukien*, de *Tschekian*, de *Tschiannan* et de *Schantong*, et surtout de *Nanking*; ils apportent les productions des provinces méridionales, et retournent chargés de celles des provinces septentrionales, surtout de sel. La proximité de la capitale, et sa population, qui aug-

mente tous les jours, font que ce commerce s'étend continuellement.

Les Chinois déchargèrent ici, sur des joncs moins grands, les présents et nos autres effets, et nous continuâmes notre voyage sur des bâtiments très-commodes, à travers la province de *Petscheli*. Lorsque l'Ambassadeur apprit qu'on pouvait aller par eau jusqu'à une petite distance de *Peking*, il crut, avec raison, devoir préférer pour nous le voyage par eau à celui par terre, où nous aurions beaucoup souffert de la chaleur, de la poussière et des insectes. Les barques, sur lesquelles nous fîmes ce voyage, avaient, outre l'antichambre pour les domestiques, une grande chambre au milieu,

garnie de tables, de siéges, et ordinairement de quatre lits, et derrière cette chambre il y avait une cuisine. Les fenêtres étaient faites d'écailles d'huîtres *, ou de papier de Corée ; elles étaient mobiles. Le fond-de-cale, qui était couvert de planches fortes, et qu'on pouvait soulever au moyen d'un anneau, nous laissait apercevoir une place suffisante pour nos malles et nos effets. Les côtés, les siéges, les tables, et la plus grande partie de la barque, étaient enduits de cet excellent vernis jaune que les Chinois préparent d'un arbre nommé

* M. Hüttner aurait dû déterminer l'espèce de coquille dont il est ici question, qui est assez grande, et dont les lames sont assez diaphanes pour en faire des vîtres.

*Tsi-Chu* *, (*Rhus vernix*. Linn.) et qui, en éclat et en finesse, surpasse beaucoup les vernis de l'Europe.

La longueur de ces bateaux de transport est ordinairement de trente pieds, et la largeur est de huit; le dessus du pont est plat et sans balustrade. Les bateliers couchaient dans un endroit qui s'étendait sous le pont, et qui n'avait que deux pieds et demi de hauteur. Nous trouvâmes dans ces barques toutes les commodités, à l'exception de celle que nous autres Européens regardons comme une des *plus essentielles*. Les voiles sont ordinairement faites de grandes nattes.

* Cet arbre croît surtout près de *Kan-tschu-fu*, dans la province de *Kiansi*.

Comme nous allions contre le courant, et que le vent ne nous était pas toujours favorable, nous fûmes obligés de faire tirer nos barques au moyen d'une corde attachée au mât. Ce travail pénible ne se fit pas par des chevaux, comme en Angleterre et en Hollande, mais par des gens très-pauvres, qui, quoique exposés à la plus extrême chaleur, furent bien mal payés. Les cordes dont on se sert pour traîner les barques sont faites d'écorce de bambou, et paraissent être très-propres à cela, quoique pour d'autres usages elles ne pourraient pas remplacer les cordes de poil, ni de chanvre, qui sont toutes deux en Chine d'une très-bonne qualité.

Sur chacune de ces barques de transport il y a, dans la cuisine ou dans l'antichambre, une petite idole dont l'autel est orné selon que la fortune du capitaine le permet. On lui sert tous les jours son repas, qui consiste en viandes et en fruits, et on allume de petites baguettes enduites de parfum. Outre cela le maître du bateau a la coutume de sacrifier sur la proue, en différentes circonstances particulières; par exemple, en entrant dans une autre rivière, lors d'un grand calme ou d'un temps orageux. Ce sacrifice se fait de cette manière. Il expose de la viande et d'autres mets; aux deux côtés, il place des baguettes de parfum; il incline trois fois la tête vers la terre, et allume alors

une quantité de fusées, qui, par le bruit qu'elles font, doivent réveiller la divinité, si elle est endormie. Ensuite il brûle des papiers découpés à beaucoup de pointes, enduits d'argent ou d'étain. Ces papiers se vendent partout, puisque l'on s'en sert pour tous les sacrifices. Puis il s'incline encore, et finit le sacrifice en jetant dans l'eau un peu de sel et une partie de la sauce des mets qu'on avait offerts à l'idole. Il emporte le reste, pour le manger avec sa famille. Pendant cette cérémonie les autres bateliers restent immobiles, et sans dire un mot, derrière le maître du bateau.

Les Chinois respectent beaucoup le devant des bateaux, probablement parce que c'est là qu'ils font

leurs sacrifices, ou parce que cette partie est consacrée aux dieux des fleuves; personne n'ose s'y asseoir, et encore moins y commettre la moindre indécence.

Le plaisir que nous procura ce voyage par eau, fut troublé quelquefois par le bruit d'un grand bassin d'airain (*Lu*, en chinois), sur lequel on frappe avec un marteau de bois, pour faire savoir à ceux qui tirent le bateau, lorsqu'ils doivent aller plus vîte ou plus lentement, ou lorsqu'ils doivent s'arrêter. Ce bruit étourdissant nous empêcha souvent de fermer l'œil pendant toute la nuit, et nous fit faire des imprécations aussi inutiles que nos prières. Lorsque nous passions une nuit sans être inquiétés

par ces bassins, la chaleur, qui au mois d'août est insupportable dans cette province, et de grandes mouches sanguinaires, appelées *Muskitoes*, nous privaient de notre repos. Les habitants, accoutumés à ces deux fléaux, ne trouvent pas cette manière de voyager aussi incommode et aussi pénible qu'elle nous le paraissait, et se servent de ces barques aussi souvent qu'ils peuvent. Aussi y a-t-il peu de villes considérables en Chine, qui n'aient pas de communication avec les autres parties de l'empire au moyen d'une rivière ou d'un canal, si ce n'est la capitale elle-même, qui est absolument privée de cet avantage.

Il faut que les Chinois aient été

bien flattés de voir venir d'un pays si éloigné une ambassade qui occupait tant de bateaux, car sur les pavillons ils avaient mis en grands caractères, dans la langue du pays : « Voilà les hommes qui apportent des présents au grand Empereur *. »

A chaque instant nous rencon-

* Dans la liste des présents que l'on transporta à *Dschecho*, le mot *Kung*, que les Mandarins avaient substitué à celui de *Ly*, déplut à l'Ambassadeur ; ils lui déclarèrent que *Kung* ne signifiait autre chose que des *présents*, et n'hésitèrent point d'y substituer un autre mot : ce qui dut écarter toute espèce de soupçon. *Kung* exprime plus de respect, et se dit ordinairement des présents qu'on fait à l'Empereur. Nos langues occidentales connaissent également de telles nuances. On était donc dans l'erreur quand on a parlé de l'inconvenance de l'inscription des pavillons, ou quand on a traduit le mot *Kung* par *tribut*.

trâmes des bateaux de transport de différente structure, dont les bateliers et les voyageurs étaient très-empressés de nous regarder, la plupart avec des lunettes, autant qu'ils pouvaient le faire en passant. Le plus souvent leurs figures exprimaient le plus grand étonnement; beaucoup d'entr'eux, en nous voyant, riaient aux éclats, et montraient du doigt quelque singularité qu'ils remarquaient dans notre personne ou dans notre habillement. Le pays était tout-à-fait plat; mais la culture des champs, au milieu desquels la rivière de *Pai-ho* formait une quantité de sinuosités, annonçait partout la plus active industrie: les villes et les villages, qui offraient quelquefois des sites délicieux; la

foule innombrable de curieux rassemblés sur le rivage pour nous voir; les femmes timides qui ne regardaient que par les portes des maisons, ou par-dessus les murailles; enfin, les manières des Chinois, autour de nous : tout cela fixait singulièrement notre attention.

Du moment que l'ambassade entra en Chine, toutes ses dépenses, jusqu'aux plus petites bagatelles, furent au compte de l'Empereur. Tous les jours on nous apportait dans nos barques les vivres de meilleure qualité, et en abondance. L'Ambassadeur avait souhaité de voyager avec sa suite, à ses frais; mais on lui répondit très-poliment que l'Empereur ne pourrait jamais consentir à cela, l'hospitalité envers les Am-

bassadeurs étant une des premières et des plus anciennes lois du pays.

Le 11 août, nous arrivâmes à *Tiensing*, la seconde ville de la province de *Petscheli*. C'est là que demeurait le *Songtu*, ou vice-roi, gouverneur de la province. Ce vieillard vénérable, que nous vîmes encore une fois dans la suite en Tartarie, traita l'Ambassadeur et sa suite avec les marques les moins équivoques de l'amitié la plus sincère. Il nous donna en public un superbe déjeûné à la Chinoise; il fit jouer ses comédiens toute la matinée, en face de l'endroit où nous avions jeté l'ancre; il nous envoya des présents, qui consistaient en fruits, en vivres, en soieries et en éventails; et il nous aurait retenus

plus longtemps à *Tiensing*, si l'Ambassadeur n'avait pas desiré arriver le plus tôt possible à l'endroit de sa destination. Nous remarquâmes dans la plaine, avant d'arriver à la ville, des monceaux énormes de sel, couverts de nattes. Une partie de ce sel est retirée dans cet endroit de l'eau de la mer, et le reste est apportée des provinces méridionales.

Comme le *Pai-ho*, sur lequel nous naviguions, traverse la ville, nous eûmes, pour la première fois, l'occasion de nous faire une idée de l'étendue de la navigation des Chinois dans l'intérieur de leur pays. Outre la grande quantité de joncs qui étaient partout à l'ancre, nous vîmes au moins six cents ba-

teaux de transport de différentes grandeurs, qui étaient chargés, et qui, par derrière, avaient tous une inscription qui indiquait, en grands caractères, d'où ils venaient, et quelle était leur cargaison. En faisant monter à six cents le nombre des bateaux, je ne l'exagère point; je ne rapporte que le nombre moyen de ceux que j'entendis nommer. Tous ces bateaux étaient remplis de monde, et dans les endroits où l'eau était basse, les curieux avançaient jusques dans la rivière, pour voir ces étrangers auxquels le *Songtu* rendait tant d'honneurs. Quand même le peuple n'eût pas cru que ces honneurs fussent dûs à un Ambassadeur, le pavillon jaune était suffisant pour qu'il n'en fût pas

choqué ; car le jaune est la couleur impériale.

Pendant quelque temps nous eûmes un vent très-favorable, et le onzième jour de notre voyage (le 16 août), nous arrivâmes devant *Tongschu*. De là à *Peking*, il fallait transporter par terre les présents destinés à l'Empereur, ainsi que notre bagage. Ceci entraîna un retard de quelques jours, pendant lesquels nous fîmes notre demeure dans les édifices latéraux d'un temple de bonzes, devant *Tongschu*. Nous pouvions aller librement dans le temple renfermé par ces édifices. On y adore une vierge, qui est la *Lucine* des Chinois. Les personnes non mariées s'adressent à elle pour lui deman-

der un époux, et les femmes mariées qui n'ont point d'enfants, pour être fertiles. Nous étions moins exposés dans ces édifices à la curiosité pénible des habitants, que sur les bateaux, et nous y jouîmes pendant quelques jours de plus de repos qu'auparavant. Des scorpions et d'autres insectes semblables, assez gros, que nous trouvâmes dans nos chambres et dans nos malles, nous causèrent quelque frayeur; mais, par les précautions que nous prîmes, nous nous préservâmes des piqûres de ces insectes, auxquelles les Européens de notre latitude ne sont pas accoutumés.

On avait construit sur le rivage deux grandes maisons en nattes,

pour y déposer les présents royaux et nos bagages ; ce qui se fit avec beaucoup de vitesse, et sans endommager la moindre chose. Il s'agissait pour lors de tout transporter à *Peking*. Rien ne devint plus facile. Des milliers de pauvres gens étaient prêts de transporter sur leurs épaules ce qu'on ne pouvait pas placer sur des voitures, et c'était la plus grande partie du bagage. M. *Barrow*, que sa place obligeait d'assister au transport et de le surveiller, assure qu'il lui fallut au moins trois mille porteurs. Les *Mandarins* maintinrent un ordre sévère ; les caisses mêmes les plus pesantes furent transportées très-commodément, en partageant le fardeau. En deux jours tout fut prêt, et le 21 août nous

partîmes pour *Peking*. Cette capitale n'est éloignée de *Tongschu* que de quatre ou cinq lieues de France ; encore y a-t-il une chaussée large et pavée en grandes pierres de taille, de l'une de ces villes à l'autre. A l'exception des premières personnes de l'ambassade et de l'interprète, qui furent portés dans des litières, tout le reste de la suite, ainsi que les artistes, les musiciens, les soldats et les domestiques, furent placés dans des voitures à deux roues, dont les secousses fréquentes, et fort désagréables, me rappelèrent les doux cahots des charriots de poste de ma chère patrie. La chaleur excessive, et la poussière étouffante excitée sur les deux côtés de la chaussée par la foule des voyageurs, contri-

buaient encore à augmenter les désagréments de cette journée.

Puisque j'ai parlé de l'interprète, il faut bien que je dise aussi un mot de ce personnage si important dans un pays lointain. L'Ambassadeur en avait amené un de l'Europe, qui était Chinois de naissance. A Naples il y a un monastère appelé le *Chinois*, où des jeunes gens nés en Chine, sont élevés dans la religion catholique, aux frais de la Propagande, pour être un jour Missionnaires en Chine. C'est de là que le gouvernement anglais en avait fait venir deux, pour retourner avec l'ambassade dans leur patrie. Cependant il n'y en eut qu'un seul, le père *Jacques Ly*, qui osa accompagner l'Ambassadeur jusqu'à *Pe-*

*king*. Ce digne ecclésiastique, aussi estimable par son cœur que par ses talents, et qui fait beaucoup d'honneur au collége de Naples, fut d'une grande utilité à l'ambassade. Combien de désagréments et de peines n'aurait-il pas pu lui causer, s'il n'avait pas été aussi probe et aussi honnête que l'Ambassadeur l'avait jugé ! et jamais il n'a eu aucun sujet de changer d'opinion à son égard. Comme il avait plus de facilité à rendre dans sa langue maternelle les idées de l'Ambassadeur, que n'en devait avoir un étranger, c'était, avec raison, un interprète préférable, en cette qualité, aux Missionnaires européens qui sont à *Peking*. Nous apprenions tous autant de mots chinois qu'il nous en

fallait pour le moment ; mais le jeune *Staunton* avait acquis alors tant de facilité à lire, à écrire, et à parler le chinois, que tout le monde en fut étonné. L'Ambassadeur s'en servit aussi plusieurs fois avec succès comme interprète.

On savait que l'ambassade devait arriver ce jour-là à *Peking* ; les chemins étaient, à une très-grande distance de la ville, couverts de monde. Chacun souhaitait de voir les étrangers : les bruits les plus singuliers s'étaient répandus sur leur compte parmi le peuple. Toutes les fois que nous fûmes obligés de nous arrêter, soit à cause de la foule, soit à cause de l'étendue de notre cortége, nos voitures étaient entourées à l'instant de curieux, qui tâtonnaient

nos habits, et qui s'étonnaient de la couleur singulière de nos mains, jusqu'à ce qu'enfin quelques-uns de nous ôtèrent leurs gants ; ce qui leur parut très-ridicule. Quelques-uns nous prenaient pour des hommes sans barbe ; en un mot tout ce qu'ils remarquaient en nous, et autour de nous, les étonnait, et tout le monde s'empressait de nous voir. Les faux-bourgs, qui, du côté d'où nous venions, avaient une étendue de plus d'une lieue ; le bruit produit par la foule toujours croissante des piétons, des cavaliers et des voitures ; tout cela nous fit voir que nous étions près d'une des plus grandes villes de la terre.

*Peking* est fermé d'un mur très-haut, et assez épais. Les portes, fort

élevées et garnies de canons, présentaient de loin un coup-d'œil majestueux, et excitaient encore davantage notre curiosité pour l'intérieur. Dès que nous fûmes dans la ville, le peuple nous importuna beaucoup ; ce qui nous convainquit de la nécessité de la présence des soldats pendant que nous la traversions, quoique nous fussions bien loin d'approuver leur brutalité. La quantité de litières de dames, portées souvent par une vingtaine de personnes, et accompagnées d'un nombre égal de suivants, attirait mon attention ; je ne sais combien de couleurs y étaient prodiguées, et combien de rubans, de franges et d'autres ornements pendaient de tous côtés. Ce qui manquait à ces

litieres du côté du goût, était remplacé par la richesse, et la magnificence. Notre œil fut d'abord attiré par les dorures fréquentes à l'extérieur des maisons ; mais il fut bientôt fatigué par le clinquant et les ornements beaucoup trop surchargés, les inscriptions, en grands caractères, sur de grandes planches, devant les boutiques, les portes et les balustrades fortement dorées, les couleurs les plus disparates, et la quantité de lanternes en papier de couleur suspendues devant toutes les maisons. Les rues sont larges, mais elles ne sont pas pavées ; en été on les arrose : malgré cela on est encore étouffé par la poussière. Ordinairement les maisons n'ont point d'étages ; mais très-souvent

elles ont des galeries et des plate-formes. Le devant des maisons, destiné ordinairement pour les magasins et les boutiques, n'a point de fenêtres ; une porte conduit dans les appartements de l'intérieur, qu'on ne peut pas apercevoir du côté de la rue. Les toits sont quarrés, recourbés vers les angles, et se terminent en pointe ; les tuiles sont de terre cuite, mais de couleur de cendre. Quelquefois on voit des maisons dont les tuiles sont enduites d'un vernis jaune et luisant. Il faut convenir que dans tous les magasins, les marchandises sont étalées d'une manière bien avantageuse ; ce qui leur donne un air de richesse et de magnificence. De distance en distance, on a érigé des

arcs de triomphe, les uns en pierre de taille, les autres en bois. Ils sont décorés de sculptures, dorés, peints de différentes couleurs, et couverts d'un toit; mais ils ne sont pas construits dans ce genre élevé qui, selon nos idées européennes, doit distinguer tous les monuments de cette espèce. Je crois inutile de dire que les rues sont remplies de colporteurs, de charlatans, de baraques, de mendiants, d'oisifs, de voitures, de chevaux, etc. comme cela est ordinairement dans une grande ville. J'ai lu quelque part que, dans les rues de *Peking*, on ne voit point de femmes. Cela est faux, car nous vîmes, non-seulement beaucoup de femmes du peuple, mais aussi des femmes bien mises et jolies,

dans les rues, dans les maisons, et sur les galeries.

Il nous fallut presque deux heures pour arriver aux murs de la ville des Tartares ; car *Peking* est partagé en ville des Chinois et ville des Tartares. Nous ne fîmes que passer à côté ; et comme nous ne pouvions pas occuper sur-le-champ nos logements dans la ville de *Peking* même, nous continuâmes notre chemin jusqu'à un palais de l'Empereur, appelé *Yuen-min-yuen*, situé à deux lieues de cette capitale, et tous les présents, ainsi que notre bagage, y furent aussi transportés provisoirement. Dans un petit parc, planté ici par ordre de l'Empereur *Camhi*, il y a quelques pavillons que l'Empereur actuel habite encore quel-

quefois. Les Chinois aiment, dans leurs jardins, les rochers artificiels, les petites collines, les groupes d'arbres sauvages, l'eau, et les maisons situées à l'ombre; mais tout était négligé et délabré, à l'exception cependant des maisons. Quelques chambres étaient décorées de beaux tableaux, qui furent admirés par les connaisseurs, tant pour l'exacte imitation des objets, que pour l'éclat et la vivacité des couleurs; les bâtiments latéraux n'étaient presque point habitables. La chaleur excessive nous aurait sûrement très-incommodés, si on ne nous eût fourni ici, et dans la suite, à *Peking* et dans la Tartarie, de la glace, dont on fait, en général, une grande consommation

en Chine pendant les grandes chaleurs.

Près de ce parc est un palais plus grand, que l'Empereur actuel a fait construire, et qu'il habite souvent. On y exposa quelques-uns des présents royaux : deux lustres magnifiques, du travail du celèbre *Parker*, un globe céleste et un globe terrestre, un planétaire, des pendules, etc.

Les palais chinois sont tout-à-fait différents de ceux de l'Europe. Celui-ci consiste en un rez-de-chaussée, qui contient une salle vaste d'environ quatre-vingt-dix pieds de longueur, sur quarante pieds de largeur. La façade extérieure est très-brillante, et décorée de beaucoup d'ornements en sculpture dorée, tels que des dragons, des fleurs, etc.

Une partie de ces ornements est couverte d'un grillage en fil de fer, pour les préserver des hirondelles : de loin, l'œil en est ébloui ; mais en approchant, tout le charme disparaît, et on voit la grossièreté du travail, et la mauvaise dorure de la sculpture.

La salle est pavée en marbre blanc, et dans le milieu est placé un trône avec des gradins ; autour règne une balustrade ornée de sculpture en bois d'un rouge foncé, et d'un travail assez fini : aux deux côtés du trône sont deux grands éventails en plumes d'un bon goût. En haut, on lit en grands caractères d'or : TSCHINN TA QUANN MIN. (*La lumière véritablement grande, et rayonnante.*) Le trône est couvert

de drap jaune, et le pavé de drap rouge ; les murs sont décorés de carillons, de pendules, de tableaux chinois, et d'autres ouvrages de l'art. Les fenêtres ne sont faites que d'un papier blanc fabriqué dans la Corée ; mais comme le toit est très-saillant, elles sont à l'abri de la pluie. Le toit repose sur des piliers de bois très-solides, et peints en rouge. Devant l'entrée du palais sont deux dragons d'airain, à cinq griffes, de grandeur colossale ; ce sont les armes de l'Empereur. Devant cet édifice, à une petite distance, il y en a un semblable, qui ne consiste également qu'en un rez-de-chaussée, devant lequel sont placés deux lions en métal d'une forme grotesque ; mais il n'y a point d'appartements ;

ce n'est qu'une espèce d'entrée ou de salle ouverte. L'espace entre ce pavillon et le palais forme une cour vaste et considérable, pavée en grands carreaux de granit à petit grain, dont les plus grands ont dix pieds de long et quatre pieds de large. Le palais est construit sur une base en pierre, haute d'à-peu-près quatre pieds, et garnie de gradins. Derrière le palais est un petit lac agréable, entouré de grottes artificielles, de rochers, et de grands arbres, qui forment un aspect délicieux. Nous y vîmes une foule d'eunuques d'un rang éléve, qui se distinguent beaucoup des autres courtisans chinois par leur arrogance, leur ignorance et leur importunité.

Le 21 août, pendant notre séjour

à *Yuen-min-Yuen*, il y eut une éclipse de lune; au moment même où elle commença, nous distinguâmes très-bien un grand vacarme dans la petite ville *Kian-hai-tien*, située près de là. Ce bruit, produit par de petites cloches, des bassins, des claquets, et une espèce de tambourin, fut si terrible, *que le dragon qui tenait la lune dans ses griffes, en fut effrayé, et la lâcha bientôt.*

Quelques jours après, nous quittâmes *Yuen-min-Yuen*, pour retourner à *Peking*, dans un palais grand et spacieux, qui consistait en plusieurs bâtiments très-commodes. Il appartenait autrefois à un des premiers mandarins, qui d'abord avait été *Hupu*, c'est-à-dire, receveur en chef des droits de douanes à *Can-*

*ton*, et inspecteur impérial des salines et de la gabelle dans la province de *Petscheli ;* mais qui, à cause de ses exactions et de ses injustices, avait été mis en jugement, condamné à perdre tous ses biens, et à une prison perpétuelle où il a fini ses jours.

Pour faire connaître aux mandarins les besoins nombreux d'une quantité si considérable de personnes, nous désirions ardemment d'entrer en liaison avec un des missionnaires européens. L'Ambassadeur obtint que le Père *Rox*, missionnaire français, pût entrer tous les jours au palais ; ce qui nous était d'une très-grande utilité.

Il aurait suffi de donner à ce missionnaire quelques domestiques,

par lesquels il aurait pu faire apporter facilement tout ce qu'il nous fallait ; mais on nous avait envoyé, je ne sais si c'était par attention ou par méfiance, au moins une douzaine de mandarins, qui ne faisaient autre chose que de nous procurer ce que le missionnaire leur indiquait. C'était un spectacle assez singulier, de les voir parcourir le palais toute la journée, comme s'ils eussent été occupés d'affaires de la plus haute importance. L'un était *le mandarin-fournisseur de lait ;* l'autre *le mandarin fournisseur de pain ;* un troisième, *le mandarin-portier ;* d'autres étaient là pour surveiller notre conduite, et d'autres encore étaient occupés à rapporter à l'Empereur, avec l'exactitude la plus scrupuleuse,

tout ce que nous faisions, ce dont nous avions besoin, et ce qu'on nous fournissait. Rien de plus désagréable que l'importunité de ces mandarins, qui se rassemblaient par troupes nombreuses, non-seulement à nos repas pour voir notre manière d'être à table, mais qui pénétraient même jusques dans nos chambres à coucher. Chaque mandarin était accompagné au moins d'un domestique qui portait sa pipe, un de leurs premiers besoins; il y avait, par conséquent, toujours autant de domestiques que de maîtres: ceux-ci avaient encore leurs amis, qui desiraient nous être présentés; car des Mandarins venaient des contrées les plus éloignées de l'Empire pour nous voir; et ces étrangers,

c'était du moins toujours sous ce titre qu'on les amenait, n'étaient jamais admis, avant d'avoir donné des présents considérables aux Mandarins qui avaient la surveillance du palais. Ceux mêmes qui nous avaient reçu lorsque nous avions mis pied à terre, et qui nous avaient accompagné à *Peking*, eurent beaucoup de peine à parvenir jusqu'à nous; on leur demanda de l'argent, parce qu'on était persuadé qu'ils avaient déja reçu de l'Ambassadeur des présents considérables.

Les courtisans chinois, dont le nombre est fort grand, n'ont ordinairement que des emplois peu lucratifs; ils sont dans le besoin, ont des dettes, et attendent avec impatience le moyen de faire de l'ar-

gent par des exactions. L'occasion leur était alors bien favorable ; ils comptaient au décuple à l'Empereur tout ce qu'ils nous fournissaient, et ne donnaient pas même aux soldats et aux domestiques ce qu'ils auraient dû leur fournir. Outre cela, ils n'avaient pas la moindre honte de demander tout ce qui leur faisait plaisir ; c'étaient surtout nos montres qui avaient le bonheur de leur plaire ; et c'est pour cela que plusieurs personnes de la suite de l'Ambassadeur n'en portaient plus. A *Yuen-min-Yuen*, où plusieurs personnes étaient occupées à monter et arranger un planétaire, un missionnaire italien, qui y servait d'interprète, sortit par hasard sa montre. Un des premiers courti-

sans la vit, et l'admira beaucoup. Le soir, celui-ci envoya son domestique chez le missionnaire, pour la lui faire demander, et ce dernier n'osa pas la lui refuser. Le courtisan lui fit, en revanche, un présent de quelques boîtes de thé, et d'autres bagatelles qui ne valaient pas la douzième partie du prix de sa montre. De pareils traits se répétaient souvent sous nos yeux.

Il n'y avait point d'emplacement dans ce palais pour faire la cuisine : nous n'en fûmes pas fâchés, lorsque nous eûmes appris à connaître celle des Chinois, que plusieurs connaisseurs comparaient à celle des Français. Les mets des Chinois sont très-composés, et coupés par petits morceaux ; ils ne se servent ni de coû-

teaux ni de fourchettes, mais de baguettes pointues. Les fruits, même les oranges (*Apfelsine*)*, sont coupées en petits morceaux. Les sauces ont beaucoup de saveur; les mets sont en grande quantité, et peuvent même flatter l'œil par la manière de les arranger. Les Chinois ne font jamais usage du lait, aussi eûmes-nous beaucoup de peine à nous en procurer. Je les voyais très-souvent exprimer leur étonnement de ce que nous en pouvions boire.

* En allemand on donne aux oranges tantôt le nom de *Pomeranze*, tantôt celui d'*A felsine*, ou *Appelsine*; ce dernier mot veut dire *Apfel von Sina*, c'est-à-dire, *Pomme de Sina*, ou *de la Chine*. C'est l'opinion de M. Hüttner. D'autres personnes croyent que le mot *Apfelsine* veut dire, *Apfel von Siena*; c'est-à-dire, *Pomme de Sienne*, ville de l'Italie, où ces fruits sont d'une qualité supérieure. *Note du Traducteur.*

Nous étions au milieu de *Peking* comme dans une prison ; on ne nous permettait point de nous promener dans la ville. Cependant il ne faut pas en conclure que ce fût faute d'attention pour l'ambassade : je crois, au contraire, qu'en y réfléchis ant bien, on aurait tort de s'en plaindre. On alléguait pour motifs de ce procédé les idées singulières que les Chinois ont sur les Européens, notre habillement, la crainte de trop grands attroupements ou de quelque émeute, et beaucoup d'autres choses semblables ; cependant, il serait possible que ce désagrément nous eût été attiré par des causes plus cachées. Il n'était pas plus permis aux Chinois de venir nous voir. Mais notre

séjour à *Peking* ne dura que le temps qu'il fallut absolument pour mettre nos affaires un peu en ordre, et nous nous hâtâmes d'être présentés à l'Empereur, qui, dans ce moment, habitait son château d'été *Dschecho* (sur les cartes, *Geho*), dans la province tartare *Leaotong*. Nous y apportâmes aussi quelques-uns de nos présents.

Le 2 septembre nous partîmes de *Peking* pour la *Tartarie*. L'Ambassadeur et le secrétaire de l'ambassade, étaient dans une voiture anglaise qu'ils avaient amenée pour leur usage, et qu'on regardait partout avec beaucoup d'admiration. Les personnes de la suite de l'ambassade, et celles qui l'accompagnaient, étaient, les premiers, à

cheval, et les autres dans des voitures. Si je voulais donner une idée du son singulier des mots chinois, je n'aurais qu'à citer les noms des villes et des endroits par où nous passâmes dans notre voyage à la Tartarie ; mais comme la plupart sont de peu d'importance, et qu'ils ne se trouvent point sur les cartes ; que, d'ailleurs, nous nous arrêtions chaque soir dans des palais de l'Empereur, où il a coutume lui-même de passer la nuit lorsqu'il voyage, il me semble superflu d'indiquer ici les noms de ces petits endroits. L'une de ces petites villes, cependant, est trop remarquable pour que je puisse la passer sous silence. Elle est située près du mur fameux qui fait la frontière entre la *Tartarie* et la *Chine* ;

elle s'appelle *Chu-pœ-ku*, c'est-à-dire, *au milieu*, ou *à côté du mur*.

A un quart de lieue à-peu-près de là, nous avions passé par la porte *Nan-tien-ming*, c'est-à-dire, *la porte du ciel méridional*, située sur une petite élévation. Nous apercevions déjà depuis quelques jours la grande muraille (*Tschan-tschung*, en chinois); nous la vîmes de près, et nous montâmes dessus. Il est vrai qu'une muraille ne présente rien d'extraordinaire en elle-même; mais comme celle-ci existe depuis si longtemps; que pendant deux mille ans, et, si nous en croyons les Chinois, pendant plus longtemps encore, elle a empêché la nation belliqueuse des Tartares d'envahir la Chine, elle me paraît mériter quelque attention.

J'entendis répéter ici ce qu'avait dit notre célèbre *Samuel Johnson*, « qu'il seroit honorable pour quel-« qu'un de pouvoir dire: Mon grand-« père a vu la muraille de la Chine. » Mais ce monument de l'antiquité ne peut plus résister aux effets du temps : il tombe en ruine en plusieurs endroits, et ce n'est que dans quelques-uns qu'il s'est conservé entièrement ; ce qui prouve la bonté des pierres et du mortier. La muraille est épaisse d'à-peu-près dix pieds, l'intérieur est rempli de terre et de décombres ; de deux cents en deux cents pas, il y a des tours où cependant on n'entretient plus de garnison dans ce moment. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle n'est pas interrompue par

les montagnes les plus escarpées. A l'endroit où nous étions montés sur la muraille, nous en vîmes encore deux autres à quelque distance l'une de l'autre, mais dans la même direction. Peut-être en élevait-on deux ou trois partout où l'on avait plus à craindre les irruptions des Tartares. Beaucoup d'entre nous en emportèrent des morceaux de pierre et de mortier, dans l'espérance, peut-être, de vendre ces objets rares à quelque antiquaire de l'Europe. *Parish*, capitaine de la garde de l'Ambassadeur, fit, sur le champ, un dessin fort exact de la muraille.

Aux environs de *Chu-pœ-ku*, la contrée par laquelle nous passâmes devint montueuse, et quelquefois pittoresque. Nous avions sans cesse

devant nous des villages ; les champs étaient bien cultivés, mais la contrée me parut manquer d'eau. Nos journées moyennes n'étaient jamais au-delà de six lieues, et furent déterminées par la distance des palais où nous passions la nuit. Nous y arrivions toujours pour le dîné, et nous passions le reste de la journée dans les jardins qui sont auprès de ces palais. Pendant notre voyage le ciel ne fut jamais troublé d'aucun nuage. Le chemin n'était pas des meilleurs ; et si nos chevaux boitaient, bronchaient, ou refusaient d'avancer ; si nos selles n'avaient qu'un seul étrier, ou n'en avaient pas ; ou si les domestiques des mandarins s'en allaient de bonne heure avec les bons chevaux, et ne nous

laissaient que leurs rosses déchar-nées; nous n'en étions que d'autant plus gais, et en folâtrant nous oublions aisément toutes les incommodités de ce voyage. Par ces accidents, nous apprîmes qu'en Chine c'est une marque d'attention de fouetter le cheval d'un autre sans en être prié; espèce de politesse, qu'au commencement nous prîmes pour une injure. Je n'ai pas besoin de dire que partout nous excitions la curiosité des habitants; mais ce n'étaient pas seulement nos personnes et nos habillements qui attiraient les curieux : on avait répandu le bruit que parmi les présents que nous apportions à l'Empereur, il y avait les choses les plus extraordinaires. Un mandarin s'ap-

procha un jour de notre interprète, avec un air timide et mystérieux, et lui demanda, s'il ne serait pas possible de lui montrer, ainsi qu'à quelques-uns de ses amis, venus exprès pour cela, les raretés admirables que nous avions apportées pour l'Empereur. L'interprète, tout étonné, pria l'étranger de s'expliquer plus clairement, de quelles raretés il parlait. « Oui, répondit le « mandarin, j'ai ouï dire à *Peking* « et dans d'autres endroits *, que « vous avez apporté, entr'autres, « une poule qui mange tous les jours « cinquante livres de charbon, et « qu'on ne la nourrit qu'avec cela ; « qu'il y a encore parmi vos présents

* On nous a assuré que ces nouvelles y ont été insérées dans les papiers publics.

« un nain d'un pied et demi ; un élé-
« phant de la grandeur d'un chat ;
« un oreiller qui a la force magique
« de transporter sur le champ dans
« l'endroit où il le souhaite, celui
« qui y pose sa tête. » L'étranger parut si fermement persuadé de la vérité de ces bruits, qu'on eut beaucoup de peine à le tirer de son erreur. Il devint très-triste, quand il apprit qu'il était impossible de lui montrer toutes ces merveilles. Le commun des Chinois dut ajouter foi à ces bruits d'autant plus facilement, que dans les présents que les ambassadeurs des petits empires voisins apportent à l'Empereur, il se trouve toujours des oiseaux, des animaux rares, et d'autres curiosités de la nature. Nous rencontrâmes,

pendant plusieurs jours de suite, des dromadaires chargés de charbon ; ce qui pouvait contribuer à affermir dans leur opinion ceux qui avaient entendu parler de notre poule merveilleuse.

Ce qu'il y avait de plus remarquable sur notre chemin de *Peking* à *Dschecho*, c'était la route impériale, qui s'étend à près de quarante-quatre lieues de France (quatre cent dix-huit lys, ou cent vingt-cinq milles d'Angleterre), et qu'on reconstruit deux fois par an. Elle occupe le milieu de la grande chaussée qui est entre ces deux endroits; elle a dix pieds de largeur, un pied de hauteur, et est composée de sable et d'argile, à qui on donne la fermeté de l'aire d'une grange, à force

de les mouiller et de les battre. Ce chemin est aussi propre que le plancher d'un sallon de visite. On le balaye avec tant d'attention, qu'on n'y remarque pas même la moindre poussière; et, tous les deux cents pas, il y a des deux côtés des réservoirs, dans lesquels on fait venir l'eau quelquefois de bien loin et avec beaucoup de peine pour arroser.

Il n'y a peut-être pas dans le monde de plus belle chaussée que celle-ci, à l'époque du passage de l'Empereur. En allant et en venant, nous trouvâmes une foule de monde occupée partout à la construction de cette route. Il y a, nuit et jour, de distance en distance, des sentinelles pour en éloigner les téméraires;

car, avant le passage de l'Empereur, il est défendu à qui que ce soit, sans exception, d'y mettre le pied; mais aussi-tôt qu'il y a passé, elle est abandonnée à tout le monde, et par conséquent bientôt gâtée; c'est pourquoi on est obligé de la refaire deux fois par an : lorsque l'Empereur va en Tartarie, et lorsqu'il en revient. On ne regarde pas comme des obstacles, les montagnes hautes et escarpées; et si l'on rencontre des rivières, on construit de nouveaux ponts, que l'on couvre de terre. Quand le terrain le permet, il y a toujours des deux côtés d'autres chemins, pour la suite nombreuse de l'Empereur, qui sont faits avec autant de soin. Si l'air et la lumière pouvaient être maniés

par les hommes avec autant de facilité que la terre, les Chinois accorderaient sans doute à leur grand Empereur le droit exclusif d'un air plus pur et de rayons de lumière plus doux.

La petite partie de la Tartarie que nous traversâmes dans ce voyage, est située trop près de la *Chine*, et a trop de liaisons avec cet empire, pour qu'on puisse remarquer une grande différence entre ces deux pays. Les mariages de Tartares et de Chinois, le même gouvernement, le même langage, doivent produire naturellement les mêmes mœurs. Cependant, comme une nation ne peut jamais s'écarter entièrement de son caractère particulier, on remarque ici quelques

traits qui distinguent sensiblement le Tartare du Chinois. Le premier, selon les voyageurs, a le corps endurci, mène une vie guerrière, et a les manières droites et franches: nous l'avons en effet trouvé ainsi. Il a le corps plus robuste, des mœurs moins polies, et des habitations moins propres; mais on ne trouve pas chez lui cette duplicité et cette lâche cruauté qui caractérisent son voisin. Les Tartares, quoique moins riches que les Chinois, regardent avec un certain orgueil ceux-ci, à qui ils ont donné des monarques. Le dernier des Tartares n'obéit qu'à regret à un Mandarin Chinois, et j'ai été témoin de plusieurs exemples de la haine invétérée qui règne entre ces deux peu-

ples. Les conducteurs de l'ambassade, *Tscho-ta-dschin*, et *Wang-ta-dschin*, malgré la grande autorité que leur donnait leur rang, et malgré la puissance extraordinaire qui leur avait été confiée à cette occasion, trouvèrent souvent dans la Tartarie la plus grande difficulté pour nous fournir nos vivres, et ils en rejetèrent la cause sur l'opiniâtreté et l'orgueil des Tartares; les coups mêmes qu'ils leur prodiguaient étaient inutiles.

Les montagnards de la Tartarie ont, comme quelques habitants des Alpes, des goîtres qui les défigurent.

Le septième jour fut le dernier de notre voyage. Nous déjeûnâmes dans un temple, comme nous l'avions fait déja plusieurs fois. Les

bonzes ne croient pas profaner leurs idoles en dressant des deux côtés de l'autel, des tables pour le déjeûner. Rien de plus commun dans ce pays que de fumer en société, de prendre du thé et d'autres rafraîchissements, devant les autels, pendant que des bâtons de parfums brûlent sous le nez de la divinité.

L'Ambassadeur fit son entrée à *Dschecho*, en grande cérémonie; il était précédé par sa garde, ses domestiques, sa musique et sa suite, tous dans leur uniforme respectif. Lui même, et le secrétaire d'ambassade suivaient en carrosse. On lui avait préparé un palais hors de la ville. Les châteaux de plaisance des princes de l'Europe s'annoncent ordinairement par de superbes allées,

de beaux édifices et des monuments de l'art, et les maisons des habitants sont ordinairement bâties dans le meilleur goût ; on se trompe si on se fait une semblable idée du séjour d'été du grand Chan des Tartares. *Dschecho* ressemble plutôt à un village qu'à une ville. A l'exception de deux ou trois maisons de mandarins, cette ville n'offre que de misérables baraques, des rues tortueuses, et beaucoup de malpropreté : ce qui fait un contraste frappant avec le palais de l'Empereur, le superbe parc et les riches temples de Lama qu'on y voit. Mais le choix de la contrée est fort heureux, pour y établir, en été, le séjour d'un des princes les plus actifs de l'univers.

*Dschecho* est situé sous le 40e 58′ de latitude du nord, dans un vallon fertile, entouré d'une chaîne de montagnes qui pourraient être transformées avec avantage en vignes riantes, en plantations d'oliviers, ou d'autres arbres fruitiers, si le Tartare, paresseux, pouvait se résoudre à imiter l'industrie des Chinois.

Notre séjour à *Dschecho* fut d'abord fort triste ; ce qui fut occasionné par une cabale de la cour. Le bon vieillard qui gouverne aujourd'hui la Chine, malgré toute la précaution qu'il emploie, est cependant trompé comme les autres princes. Les Annales de la Chine ne faisaient aucune mention d'une ambassade pareille à la nôtre. En

effet, toutes les précédentes lui avaient été bien inférieures. L'Empereur regarda comme un événement honorable de son règne, de recevoir une ambassade qui venait d'une distance si considérable, envoyée par un roi puissant, et qui lui apportait de sa part des présents d'un si grand prix. Il était impatient de la voir. On sait qu'il en parlait tous les jours, et qu'il souhaitait de rendre à l'Ambassadeur tant d'honneurs, qu'aucun européen ne pourrait se vanter d'en avoir reçu de pareils à la Chine *. Une des preuves les plus signalées de sa bienveillance, fut l'ordre qu'il donna

* Voilà ce que nous dirent les mandarins; mais les Chinois aiment autant à embellir et à outrer que certains peuples de l'Europe.

à son premier ministre d'aller au-devant de l'Ambassadeur; mais cet ordre ne fut point exécuté. Les ennemis de l'Angleterre avaient su nuire à l'ambassade; ils réussirent d'autant plus facilement qu'un des hommes les plus puissants de l'Empire, le vice-roi de Canton, les soutint. Cet orgueilleux *Song-tu* (c'est le nom que les Chinois donnent aux vice-rois), qui avait été accoutumé à traiter les Anglais, à Canton, avec le mépris le plus marqué, ne put être témoin tranquille de l'accueil honorable qu'on fit à l'ambassade. Il se servit de toute l'influence que lui donnait l'élévation de son rang et sa parenté avec l'Empereur, dont il est le gendre, pour nuire à l'ambassade. Il y réussit en quel-

que sorte ; et surtout en gagnant le premier ministre. On fit des difficultés qui retardèrent le moment où l'Ambassadeur devait être présenté à la cour. L'étiquette humiliante, reçue à la cour de la Chine, de s'incliner devant l'Empereur neuf fois jusqu'à terre, ne convenait pas à la dignité d'un Ambassadeur de la Grande-Bretagne. Lord Macartney s'y refusa, et comme il persistait avec fermeté dans son refus, on substitua à l'étiquette asiatique celle de la cour d'Angleterre ; c'est-à-dire, de mettre à l'audience un genou en terre.

Il se passa alors un événement dont je ne parlerais pas, si les bagatelles mêmes, qui peignent les mœurs, ne méritaient pas quelqu'attention. Les

mandarins voyaient avec un dépit secret que l'Ambassadeur soutînt avec fermeté sa dignité dans les conférences, et qu'il s'en tirât avec la franchise qui lui convenait. N'osant pas le lui faire sentir directement, ils prirent le parti, pour l'intimider, de donner à sa suite un avertissement dont ils attendaient l'effet le plus complet. Pendant deux jours, ils distribuèrent les vivres avec tant d'économie, que beaucoup d'entre nous se plaignirent. On nous ôta d'ailleurs tous les moyens de nous approvisionner nous-mêmes. Comme ce procédé ridicule avait un effet tout-à-fait opposé à celui qu'ils avaient espéré, et quelques propos de nos gens leur en ayant fait craindre des suites

fâcheuses, ils furent assez prudents pour prétexter une erreur, et abandonner le projet de nous rendre plus soumis par la famine.

Le 14 septembre, huit jours après notre arrivée, l'ambassade fut présentée à l'Empereur. On se rend ici à la cour de très-bon matin; car l'étiquette des Chinois exige qu'on attende l'Empereur au moins pendant quelques heures : ce qui oblige la plupart des courtisans de passer la nuit sous des tentes, devant le parc de l'Empereur, où l'audience se donne. Nous nous levâmes à la pointe du jour, pour arriver assez tôt, et nous attendîmes le lever du soleil, dans le parc, qui doit beaucoup à la nature, et très-peu à l'art, à l'exception des pièces d'eau, des

édifices et des plantations d'arbres. La partie du nord consiste en montagnes, qui s'élèvent tantôt en masses réunies, tantôt par parties escarpées, séparées par des précipices, et se terminent par une pointe élevée qui domine toute la contrée. Vers l'occident, le parc est terminé par des collines faciles à monter.

Du côté du midi, il y avait des tentes de Tartares qui se distinguaient par leur forme entièrement ronde et voûtée, et en ce qu'elles ne sont pas soutenues par des perches. Elles étaient faites de bambous entrelacés avec beaucoup d'art, et couverts d'un feutre grossier et épais. L'une de ces tentes était beaucoup plus haute et plus vaste que

les autres; elle était tendue en jaune et ornée de tapis, de lanternes peintes et de guirlandes. Sur le devant il y avait une entrée couverte, sur les deux côtés de laquelle on avait placé des coussins et des tables peu élevées, avec différents rafraîchissements. Dans le fond il y avait un trône pour l'Empereur. Les Chinois n'avaient pas d'autre nom pour cette tente, que le mot tartare, *Mungkubo*, dont notre interprète ne put m'indiquer la véritable signification. L'Ambassadeur et sa suite attendirent l'arrivée de l'Empereur dans une des petites tentes. Cependant les courtisans, dont la plupart était des Tartares, s'y rendirent aussi en foule; ils nous tatonnèrent avec leur grossièreté ordinaire, et nous

montrèrent du doigt. Les Chinois sont du moins plus polis.

La proximité du jour de la naissance de l'Empereur avait rendu la cour très-brillante. Tous les princes tartares, tributaires de l'Empereur, leur suzerain ; plusieurs vice-rois de la Chine, des gouverneurs de districts, de villes ; en un mot, des mandarins * de toute espèce, au

* Excepté les boutons et les plumes de paon aux chapeaux, par lesquels on peut reconnaître le rang de chaque mandarin, on voit à la cour encore deux autres marques de grandes dignités : les habits de cérémonie de tous les mandarins ont de riches broderies *quarrées*, sur la poitrine et sur le dos; mais les vice-rois, les *colaos*, c'est-à-dire les ministres du cabinet, et les princes, en ont de *rondes*, non-seulement sur la poitrine et sur le dos, mais aussi sur les épaules de leur habillement. Beaucoup, d'ailleurs, sont vêtus en jaune ; mais ce ne sont que les hommes qui ont les premières charges qui osent s'habiller de

nombre de cinq à six cents, s'étaient assemblés dans cet endroit, et leurs domestiques, les soldats, les baladins, et les musiciens, formaient un nombre pour le moins aussi grand. On nous montra encore d'autres Ambassadeurs, d'un teint noirâtre, qui devaient aussi être présentés le même matin. Leur long habillement était de velours rouge, garni d'or; ils portaient le turban, mâchaient de l'arec, et avaient les pieds nus. Comme les Chinois ne sont pas de très-bons géographes, ils ne purent nous dire que le nom Chinois par lequel ils désignent la patrie de ces Ambassadeurs. Selon

cette couleur : encore il faut qu'ils en aient la permission expresse de l'Empereur. Tels sont les colaos, les vice-rois, les eunuques.

toute apparence, ils venaient de *Pégu*.

Une demi-heure après le lever du soleil, nous vîmes accourir un cavalier, et à son approche la foule se rangea en ordre. Ce fut le signal de l'arrivée de l'Empereur. Il se fit un profond silence. On entendait, dans l'éloignement, la musique et le son des bassins ; et sur les visages de tous les Chinois, on remarqua l'impression que produit toujours l'attente des choses extraordinaires. Le luxe d'un prince asiatique est toujours sûr de faire une impression puissante sur les sens, et par là sur le cœur des peuples superstitieux de l'Orient. Quelque temps après vinrent les premiers ministres, vêtus en jaune, et montés

sur des chevaux blancs comme la neige; mais, à quelque distance de la tente de l'Empereur, ils mirent pied à terre, pour se ranger en haie. Ils furent immédiatement suivis par le cortége, précédé par la musique et une garde peu nombreuse; l'Empereur parut ensuite, porté par seize hommes, sur une chaise ouverte, et très-bien dorée. Les ministres, et quelques-uns des principaux mandarins fermaient le cortége. Au moment où il traversa la haie formée par les courtisans, tout le monde se prosterna et toucha la terre du visage. L'ambassade anglaise posa un genou en terre à l'approche de l'Empereur, qui cependant nous dit aussitôt de nous lever; il s'arrêta quelque temps

et entretint l'Ambassadeur avec beaucoup de bonté. Une gaieté naturelle se répandit sur tous les traits du vieux monarque; il parlait lentement, et avec un air de franchise qui enchantait. Ses regards, à qui un âge de 83 ans n'avait pas encore fait perdre tout leur feu, annonçaient le calme de son ame, et ses traits faisaient voir qu'il avait été un des plus beaux hommes de son temps. Il a une taille grêle et bien faite; tous ses mouvements ont de la dignité et de la grace; son habillement est simple et sans le moindre ornement. On ne lui donnerait que cinquante ans.

Après avoir parlé à notre Ambassadeur, l'Empereur s'adressa aux Ambassadeurs noirs, et on le

porta ensuite dans la tente sur le trône. Lord Macartney, le secrétaire de l'ambassade, son fils, et l'interprète, le suivirent jusqu'au côté gauche du trône. Cette proximité était très-honorable, et sans exemple, à ce qu'on nous assurait. La suite se tint à quelque distance de là, parmi le reste des courtisans. Le soleil venait de se lever, et d'éclairer le parc immense ; ce fut une matinée délicieuse : le silence profond de la nature ne fut interrompu que par le chant mélodieux d'un hymne solemnel, accompagné d'une musique instrumentale et douce, et d'une cymbale très-sonore. Après cette musique, on fit les neuf inclinaisons qui sont d'usage en présence de l'Empereur. Les courti-

sans prosternèrent leur visage ; l'Ambassadeur et sa suite mirent seulement un genou en terre. L'Ambassadeur s'approcha alors du trône, et remit la lettre du roi, dans une boîte d'or quarrée de la plus grande richesse, sur laquelle étaient les armes du roi en émail garnies de beaux brillants. Tout le monde s'assit alors pour prendre quelques rafraîchissements ; mais ceux qui ne sont pas accoutumés à s'asseoir sur leurs jambes croisées, sont fort embarassés. On ne met que de simples coussins sur la terre ; les Chinois et tous les Orientaux trouvent très-commode de s'y accroupir : nous autres européens, au contraire, trouvons cette position extrêmement fatigante pour nos pieds,

à cause de nos habits étroits ; et notre attitude devait paraître assez plaisante aux Chinois. Cependant plusieurs mandarins s'avançaient l'un derrière l'autre, avec beaucoup de gravité, pour servir du thé à l'Empereur. L'un portait une théïère d'or ; l'autre la tasse, et un troisième, un autre vase ; et chacun tenait ce qu'il portait avec les deux mains élevées devant le front. Tous s'approchèrent du trône avec autant de respect et de solemnité que s'ils eussent été en présence d'un Dieu. L'Empereur envoya, comme une marque particulière de bienveillance, une boisson vineuse et quelques viandes à ceux qui étaient présents, et il offrit lui-même du thé à l'Ambassadeur, qui

était à sa *gauche* (c'est en Orient la place d'honneur), et à ceux qui étaient auprès de lui. Il fallut, pour chacune de ces attentions, qui, aux yeux des mandarins, sont inestimables, faire des inclinaisons qui, à force d être répétées, finirent par ennuyer et devenir pénibles. L'Empereur s'entretint pendant ce temps avec l'Ambassadeur ; il s'informa de la santé du Roi de la Grande-Bretagne, et lui remit un sceptre d'achate, pour l'offrir au Roi. Il en donna encore un d'une moindre valeur à l'Ambassadeur et à sir Georges, et outre cela, il leur fit présent de bourses de soie jaune, comme les Chinois en portent à la ceinture de leur habit. Il eut beaucoup de bonté pour le jeune *Staunton*, et

vit avec beaucoup de plaisir les progrès qu'il avait fait dans la langue des Chinois. Des lutteurs, des voltigeurs et des danseurs firent ensuite, devant la tente, leur tours souvent très-amusants. Nous eûmes quelques jours après occasion de jouir à notre aise de ces divertissements, je n'en dirai donc rien ici. Les jeux étant finis l'Empereur s'en retourna. A quelque distance des tentes, on avait exposé les présents que l'Empereur fit au Roi et à l'Ambassadeur. Le premier ministre les lui remit. C'étaient des étoffes de soie et de coton, du thé, des lanternes, de la porcelaine, du sucre, des bourses de soie et des éventails. On ne peut s'empêcher de faire quelques réflexions, en com-

parant des lanternes avec de précieux instruments de mathématiques ; des bourses de soie et des éventails, avec des armes du travail le plus fini, et avec d'autres productions des manufactures anglaises d'un grand prix ; mais d'un côté, la Chine n'offre rien de plus précieux ; et de l'autre, il faut convenir que le séjour de cinq mois que fit dans la Chine l'ambassade, composée d'une centaine de personnes, causa au gouvernement chinois des frais qui équivalaient bien aux présents du roi d'Angleterre.

Après cette journée, il ne s'en passa presqu'aucune, sans que nous allassions à la cour, où nous recevions toujours des présents selon la coutume du pays. L'Empereur mon-

tra beaucoup de bonté envers l'ambassade, et ordonna à ses ministres de nous montrer tout ce qu'il y a de remarquable. *Hoâ*, était le premier ministre. On l'appelle ou *le grand Colo*, puisqu'il est un des six principaux ministres, qu'on nomme *Colos*, ou bien *Hoâ-Tschung-tchan*, c'est-à-dire, *Hoâ de la Cour moyenne*. C'est un homme bien fait, d'un âge moyen, d'une contenance noble, et de manières prévenantes. Des douleurs qui l'empêchent souvent de marcher, peut-être aussi des chagrins secrets, ont donné à sa physionomie une impression de souffrance qui intéresse ; un front dégagé, des yeux perçans, et le jeu expressif de ses traits, dont il accompagne ce qu'il dit, mon-

trent que c'est un homme de cœur et d'esprit. Il était ennemi secret de l'ambassade. Son indisposition l'ayant empêché d'accompagner l'Ambassadeur pour lui faire voir les curiosités, un autre ministre, nommé *Ssung-ta-dschin*, s'en chargea ; c'est le même qui nous accompagna lors de notre retour de *Peking*.

Dans le parc de l'Empereur, il y a plusieurs palais qui méritent d'être vus. Quelques-uns n'ont qu'un rez-de-chaussée, d'autres ont un étage ; mais presque tous sont près de l'eau et ombragés d'arbres élevés : tous se ressemblent quant au genre de l'architecture, et tous ont le même plan. Les chambres sont vastes, élevées, et éclairées par des fenêtres de papier ; le plancher est

couvert de tapis. Le plus grand ornement de ces palais consiste en pendules anglaises avec des carillons, la plupart de la main du célèbre Cox. Les tableaux qui couvrent souvent toute la muraille, représentent les victoires de l'Empereur, ses parties de chasse, ou les cérémonies de la cour. Les connaisseurs trouvent qu'ils doivent avoir coûté un travail inappréciable, et que le coloris en est extrêmement vif; mais qu'ils manquent absolument de vie et d'invention. La patience des artistes chinois se voit encore davantage par les sculptures en bois faites avec une peine extrême, et qui sont suspendues à toutes les murailles. Parmi les pierres gravées, on admire sur-tout une achate

blanche et noire, qui mérite une attention particulière ; elle a trois pieds de long, dix-neuf pouces de large, et deux pieds d'épaisseur ; elle est encadrée en bois, et repose sur un piédestal de pierre. Une main habile lui a donné la forme d'un rocher, sur lequel croissent des arbres. Des deux côtés, on y a gravé des vers chinois de la composition de l'Empereur. Je crois qu'il serait injuste de parler ici de la supériorité des artistes de l'Europe.

Dans chaque chambre, il y avait une grande chaise d'un bois brunâtre, artistement sculptée, et couverte d'étoffes d'or très-riches. Toutes les chaises avait des sceptres d'achate, en forme de fleur ; ce sont à ce que nous disaient les ministres,

des marques de bonheur et de prospérité de l'empire. Il n'y avait point d'autres chaises dans les chambres, puisqu'il serait contraire au respect dû à l'Empereur de s'asseoir sur une chaise en sa présence. On étend ce respect si loin, que personne n'ose s'asseoir dans aucune chambre de ses palais, quoique l'Empereur ne soit pas présent. C'est du moins ce qu'on disait à quelques personnes de la suite de l'Ambassadeur, qui, fatiguées de la promenade dans le parc, voulaient se reposer. Les tables portaient des livres, de l'encre de la Chine, des pierres noires pour la broyer, des pinceaux et du papier. Une partie de l'ameublement des chambres consistait aussi en miroirs de dif-

férentes grandeurs : on y remarquait même quelques grandes vîtres ; mais ce n'était que dans les murs intérieurs, et jamais dans les fenêtres extérieures. Tout était proportionné à la dignité du propriétaire.

Quelque corrompus que puissent être les mœurs de l'Europe, il y a cependant des choses dont l'homme le plus méprisable a honte. Il n'en est pas de même en Chine. Dans l'un de ces palais, parmi d'autres chefs-d'œuvre de l'art, on voyait deux statues de garçons, en marbre, d'un excellent travail ; ils avaient les pieds et les mains liés, et leur position ne laissait point de doute que le vice des Grecs n'eût perdu son horreur pour les Chinois. Un vieil

eunuque nous les ſit remarquer avec un sourire impudent. Il est difficile de dire si l'Empereur ne vient que rarement dans cette chambre, comme plusieurs le croient, ou s'il ne désapprouve pas ces indécences; quoi qu'il en soit, il est très-dévôt. Outre différents temples, il a encore des autels dans deux ou trois palais du parc.

On distingue beaucoup des autres palais une maison un peu écartée, d'ailleurs très-agréablement située: les chambres en sont plus petites, ornées de tableaux, de sculptures, d'autres raretés, et garnies de bancs; les fenêtres sont grillées; on y entre par des escaliers et des avenues séparées. On voit au premier coup-d'œil, et on ne nous le cacha pas,

que cet endroit est un harem; mais il aurait été indiscret de demander si les femmes l'avaient quitté pour jamais, ou seulement à cause de nous.

Un jour que l'Ambassadeur déjeûnait dans le parc, on donna un spectacle de marionnettes. Les eunuques savaient parfaitement imiter les différentes voix; et il faut convenir que l'arlequin chinois savait aussi bien son métier que ceux d'Europe. Cependant on est toujours un peu étourdi en sortant d'un spectacle chinois, car pendant la représentation, on fait un tintamarre insupportable avec un grand bassin de métal et d'autres instruments de toute espèce.

Le 17 septembre, l'Empereur

célébra son quatre-vingt-troisième jour de naissance, et l'Ambassadeur se rendit encore à la cour avec sa suite. On s'assembla dans un des palais de l'Empereur. On y répéta encore les mêmes solennités que j'ai décrites plus haut ; mais on commença par une cérémonie assez surprenante. Au milieu de la cour, où se tint l'assemblée, une place assez considérable était couverte d'un drap rouge quarré ; sur chacun des quatre coins était un homme avec un grand fouet à ses pieds. Dès que l'Empereur fut sur le trône, ils levèrent ensemble leurs grands fouets, se tournèrent d'un mouvement uniforme, secouèrent leurs fouets, et claquèrent de toute leur force vers la terre : ce qu'ils

firent *neuf fois*, par intervalles ; après trois coups, ils posèrent les fouets, et les reprirent après quelques minutes. Peut-être que d'autres ont réussi à se faire expliquer cette cérémonie singulière ; je ne pus jamais parvenir à avoir une réponse satisfaisante, malgré mes questions réitérées. Il y a lieu de présumer que l'origine de cette cérémonie date de l'histoire la plus reculée des Chinois et des Tartares, et que peu de personnes en sont instruites. Il me paraît du moins hors de doute qu'elle se rapporte à la vénération qu'on a pour l'Empereur. C'est le nombre *neuf* qui me le fait croire, puisqu'on ne l'observe que dans les inclinaisons dont l'Empereur est l'objet, et que ce

nombre est regardé comme le droit exclusif du prince, non-seulement en Chine, mais aussi dans d'autres pays où l'homme est privé de ses droits *.

L'Empereur n'eut point de diver-

* Dans la lettre du prince africain de *Dahomeh* à Georges I, roi de la Grande-Bretagne, que M. Henniker lut au parlement anglais en 1789, on trouve le passage suivant : « Car tu es, à ce « qu'on me dit, le plus grand des rois blancs, « et je me regarde comme le plus grand des rois « noirs, ou plutôt comme un empereur, puisque « j'ai tant de rois sous mes ordres, qui n'osent « pas paraître devant mes yeux sans se prosterner « et toucher *neuf fois* la poussière avec leur « bouche, avant de l'ouvrir pour me parler; et « s'ils reçoivent de moi des dignités ou des fa- « veurs, il leur faut essuyer avec les cheveux de « leur tête les plantes de mes pieds, etc. » Voy. European Magazine, Jun. 1789.—Pallas, Peuples Mongoles, p. 198, remarque, « que les Mon- « goles regardent le nombre *neuf* comme « sacré. »

tissements publics ce jour-là ; il passa la plus grande partie de la journée dans son temple de Lama, où les prêtres jeûnaient et récitaient des prières, avant et après la fête de la naissance de l'Empereur. Le jour suivant, il y eut dans le parc un feu d'artifice auquel l'Ambassadeur et tous les étrangers furent invités. Les Chinois sont fameux pour les feux d'artifice. Nous nous attendions donc à quelque chose d'extraordinaire ; on n'avait pas oublié en effet, de faire un grand fracas : ce qui caractérise tous les amusements de ce pays ; les explosions sont plus fortes, et se repètent plus souvent que chez nous. Mais, à dire la vérité, cet art dont l'œil est charmé en Europe, est encore dans son en-

fance en Chine. Tout ce qui m'a paru mériter quelque mention, c'est une grande armoire avec différents compartiments, et un fond de papier qu'on alluma en bas, et qu'on tira en haut entre deux colonnes: le fond étant brûlé, il tombait de longues files de lanternes, qui paraissaient s'être allumées d'elles-mêmes au même instant, et qui étaient attachées en haut. A mesure que le feu se communiqua aux autres compartiments de l'armoire, une foule de lanternes allumées fut jetée de tous les côtés : leur nombre montait à cinq ou six cents. Il y avait plusieurs de ces armoires à lanternes. Comme l'Empereur se couche à six heures, et n'ose pas s'exposer de nuit au grand air, le feu d'artifice fut donné

en plein jour ; ce qui en détruisit tout l'effet. Pendant le feu d'artifice, qui se donnait à quelque distance, deux cents personnes environ dansaient devant la grande tente. Leur habillement était de couleur d'olives, et tous avaient des lanternes dans les mains : leur attitude singulière, et le chant dont elles accompagnaient leurs mouvements, offraient un spectacle plus agréable pour les yeux et pour les oreilles que le feu d'artifice.

Après cela on nous donna encore d'autres divertissements. Des lutteurs parurent d'abord deux à deux ; ils étaient légèrement, mais entièrement habillés : ils arrivaient en courant de côtés opposés, et luttaient souvent près de cinq minutes, avant

que l'un fût jeté par terre ; ordinairement la victoire se remportait par de grands coups qu'ils se donnaient dans les jarrêts. Dès que l'un des deux tombait, la lutte était terminée, et le vainqueur s'inclinait à terre vers le trône de l'Empereur.

Un autre genre de spectacle qu'on nous donna ensuite, fut celui de danseurs de différentes nations asiatiques, les uns armés, les autres sans armes. Chaque nation avait des instruments de musique particuliers; ils chantaient en dansant, comme chez les peuples de l'antiquité. Ces différentes armes, et les instruments de musique, auraient sans doute mérité quelque attention, si les circonstances l'avaient permis. Dans

les mouvements des danseurs il n'y avait ni légèreté, ni grâces; presque tous avaient de grosses bottes et un habillement peu commode: malgré cela, on les voyait avec plaisir. La danse indique toujours en quelque sorte le caractère national; elle est l'expression la plus naturelle du plaisir et de l'amour, et engage à de semblables sentiments, soit en exerçant immédiatement une force magique sur les sens, soit en réveillant d'anciennes impressions. La danse nationale des Russes et des Polonais ressemble beaucoup à celle des Tartares. Un des danseurs, tartare de nation, avait la dignité du bouton bleu: faveur qu'il devait plutôt à la partialité de l'Empereur envers ses

compatriotes qu'à la supériorité de ses talens. Nous eûmes un exemple bien remarquable de la souplesse des membres des Chinois. Un homme se coucha par terre, et éleva les jambes, de sorte qu'il forma une L; on posa horisontalement sur les semelles de ses bottes un vase de pierre, cylindrique, très-pesant, haut de deux pieds et demi, et d'un pied et demi de diamètre. Tout le monde fut étonné de la vîtesse avec laquelle il le fit tourner. Notre étonnement augmenta encore de beaucoup, lorsqu'on y plaça un enfant, qui en fit le théâtre de ses tours. Il donna à ses membres les positions les plus singulières, se glissa d'une manière périlleuse dans le vase, et après les

contorsions les plus affreuses, il parvint à en sortir, ayant toujours la tête en avant. Au moindre faux mouvement, la pesanteur du vase aurait infailliblement écrasé l'homme et l'enfant.

Les Chinois savent aussi bien faire la roue et les sauts périlleux que nos meilleurs danseurs de corde, et aucun européen, peut-être, ne sait tenir l'équilibre avec autant de facilité qu'eux. Les plaisirs de cette journée se terminèrent par un vacarme étourdissant, qui dura une demi-heure, et qui fut produit par une espèce de pots-à-feu et d'autres artifices bruyants, qui étaient loin d'intéresser l'œil par la nouveauté. L'Empereur se retira quelque-temps avant le coucher du soleil,

et chacun se hâta de se garantir de la fraicheur de la nuit, qui, dans ce mois, suit immédiatement la chaleur accablante de la journée. Ce changement dans la température de l'air, causa des maladies dangereuses, et donna même la mort à quelques personnes.

Le jour suivant on donna, en présence de l'Empereur, un spectacle auquel l'ambassade assista. Dans le parc, il y a un théâtre particulier, consistant en un rez-de-chaussée élevé, et en deux étages. Il est situé au milieu d'une cour entourée de différents édifices qui forment un quarré régulier, et où l'on trouve de très-belles chambres. L'Empereur était dans la partie de ces édifices qui est en face des scènes;

elles sont au nombre de trois, l'une au-dessus de l'autre. Sur les côtés il n'y a point de décorations ; mais le fond est orné de fleurs et de dorures, et a deux portes. Le spectacle consista en quelques tournois et l'entrée solemnelle d'un dieu marin. Les tournois ne manquaient pas de diversité ; et des spectateurs qui n'avaient jamais vu quelque chose de mieux, devaient en être amusés. Sur le théâtre chinois, les acteurs qui font les rôles d'anciens héros, de grands guerriers ou de rois, se couvrent tous le visage de blanc et de noir, s'attachent de longues barbes, et des ailes à chaque épaule ; ils sont armés de longues piques, et crient au lieu de parler. Il y eut une grande quantité de ces héros dont les diffé-

rents costumes, de même que ceux des autres acteurs, étaient faits d'étoffes de soie de la plus grande richesse. L'entrée du dieu marin remplit la scène d'une foule de monstres marins. Comme ils ne pouvaient y nager, on avait été obligé de leur donner deux ou quatre pieds d'hommes, et ils défilaient ainsi sur le théâtre avec beaucoup d'ordre. En se rappelant d'ailleurs combien les Chinois, dans leurs spectacles, sont prodigues de claquets, de bassins, et de ce qu'ils appellent musique, on verra aisément quelle patience il fallut pour être spectateur d'un tel spectacle pendant trois heures.

Dans l'entretien que l'Empereur eut à cette fête, avec l'Ambassa-

deur, il lui dit : « Ne croyez pas « que je perde mon temps en spec- « tacles : un empereur a assez d'oc- « cupations ; mais dans des jours de « fêtes, tel que celui de ma nais- « sance, je fais une exception, selon « la coutume de mes ancêtres. »

Il ne nous restait plus rien à voir à *Dschecho*, que les six ou sept temples de Lama et des bonzes, que *Kolo Sung-ta-dschin* fit voir à l'ambassade Ils sont bâtis à de petites distances l'un de l'autre, et entourés de cours et de bâtiments extérieurs. L'or et l'argent massifs y sont prodigués, ainsi que les dorures ; il y a, de plus, des figures colossales et très-comiques de dieux, de déesses et d'animaux ; par exemple, d'éléphants et de serpents. On sert

devant ces figures des viandes, des fruits et des parfums. Je connais peu l'architecture, et tout ce que je puis dire sur celle de ces temples, c'est qu'ils surpassent tout ce que nous avions vu dans ce genre, depuis que nous sommes dans ce pays; mais, au premier coup-d'œil, on voit que, pour la noblesse du genre et le goût de l'exécution, ils ne peuvent être nullement comparés aux chefs-d'œuvre de l'Italie.

Un de ces temples était rempli de statues de bonzes qui s'étaient distingués par une sainteté particulière. Ces statues étaient en bois, et entièrement dorées. Sans doute il n'y aurait rien eu de plus curieux que d'avoir quelques détails sur la vie de ces bonzes; mais malheu-

reusement notre interprète, ou ne voulut pas s'en informer, ou ne nous communiqua pas ce qu'il avait appris. Comme missionnaire, il croyait peut-être au-dessous de sa dignité, ou regardait même comme un péché de donner des renseignements sur ce qui a rapport à la religion du pays.

Dans deux autres de ces temples nous vîmes une foule de prêtres de Lama, assis à terre, qui chantaient des prières tartares pour la conservation de l'Empereur. L'air de basse-taille, sur lequel ils ronflaient leurs prières, et les demi-tons qui terminaient chaque période, ressemblaient assez à la voix d'un animal. Quelques-uns avaient du riz sec et de l'eau à côté d'eux; ce qui

indique assez quelle régime sévère ils observent pendant ce temps.

Le plus remarquable de ces temples est le *Putolah* * ou *le temple au toit d'or*, que desservent, à ce qu'on nous dit, plus de huit cents prêtres de Lama. La colline sur laquelle il est bâti, domine la vallée de *Dschecho*. Du dehors, on ne voit point le temple, mais seulement le bâtiment extérieur, qui forme autour de lui un quarré de soixante-quinze toises de longueur sur soixante-cinq de largeur. Deux grands escaliers conduisent dans une

* On voit dans *Tieffenthaler*, Description de l'Inde, chez *Bernouilli*, tome I., page 427: « que le château où le *Lama gron*, c'est-à-dire, « *le grand maître* et prince du Tibet, réside, « s'appelle *Patala*, ou *Patara*, ou *Poutala*. » Le même en donne aussi la figure.

cour vaste et pavée en pierres de taille, dans le milieu de laquelle est le temple ; il forme un quarré régulier : sa hauteur est d'environ cent pieds. Les chambres des prêtres de Lama sont aux quatre côtés intérieurs du bâtiment extérieur. De tous côtés l'œil est blessé par des dorures et les couleurs les plus choquantes ; tout est surchargé. Le même goût règne dans l'intérieur du temple. Les idoles sont richement habillées, et les murs sont tout brillants d'or. Sur l'autel il y avait deux modèles de pagodes en or, très-bien travaillés : ils étaient garnis de pierres précieuses, et faisaient sans doute partie des chefs-d'œuvre que *Cox* a fait fabriquer pour la Chine. Les prêtres de Lama

y étaient de même, assis à terre, en grand nombre, et chantaient des hymnes tartares. Le bâtiment extérieur du temple a le toit en plate-forme, avec des gardes-fou des deux côtés. Du côté intérieur de la plate-forme, on aperçoit *le toit d'or* du temple : le nombre des tuiles peut s'élever à deux ou trois mille ; elles sont de la grandeur de nos tuiles ordinaires : si l'on en croit les mandarins, elles sont toutes d'or massif. J'ai moi-même entendu le ministre de l'Empereur l'assurer à notre interprète. Pour confirmer la vérité de cette assertion, on pourrait alléguer les trésors immenses de l'Empereur, et le goût des Chinois. Cependant, il nous sembla que les tuiles étaient seulement couvertes

de fortes plaques d'or, et il paraît que nous ne nous trompions pas. La vue qu'on a sur cette plate-forme n'est ni aussi variée, ni aussi étendue que celle du parc; mais elle est plus gaie, et plus agréable.

C'est ici sans doute que je dois faire mention de la ressemblance frappante de ces prêtres de Lama et des bonzes, avec quelques moines chrétiens : leurs cheveux sont coupés, et leur tête est couverte d'un bonnet noir et quarré, comme ceux que portent ordinairement les pères dans les couvents. Leur habillement est large, et ressemble beaucoup à celui des ordres religieux. Les Lamas et les bonzes vivent en grandes sociétés, et font vœu de chasteté, de silence et de soumission. Dans

le Putolah, on voit beaucoup de figures d'une femme qui porte un enfant sur le bras : la déesse, qu'on adore dans le temple des bonzes, a beaucoup de rapport avec la Vierge chez les chrétiens. Les portraits des bonzes qui, pendant leur vie, se sont distingués par leur sainteté, sont exposés dans les temples; quoiqu'on ne puisse désigner ceci par le mot de canonisation, au fond, ce n'est pas autre chose. Tous ces faits firent penser à quelques personnes de l'ambassade, qu'une ressemblance si grande supposait nécessairement qu'autrefois il y avait eu en effet quelques liaisons. A ceci on pourrait opposer que les historiens des chrétiens et des autres nations, qui parlent de l'origine

et des altérations de la religion chrétienne, ne font pas mention du tout de la Chine ; qu'au contraire, ce pays n'a été connu des chrétiens que mille ans après, et par un hasard inexplicable ; enfin que la ressemblance seule ne suffit pas pour en tirer des conclusions certaines, puisque des causes différentes peuvent produire le même effet. Quoi qu'il en soit de cette opinion, dont j'ai développé le pour et le contre avec impartialité, il est vrai que celui qui a vu la Chine, trouvera très-probable que l'Europe et ce pays aient été en relation l'une avec l'autre, dans des temps plus reculés que ceux dont parle l'histoire. Dans ce cas, il faudrait rayer l'invention de la poudre à

canon de la liste des *inventions dues à la nation allemande*.

L'ambassade quitta *Dschecho* le 21 septembre, et reprit la même route par laquelle elle était venue. Plusieurs personnes de la suite de l'ambassade avaient la dyssenterie; l'une d'elles en mourut le second jour de notre retour. Les deux mandarins qui nous accompagnaient toujours, furent très-frappés de cet événement; ils craignaient qu'il fût divulgué, et qu'il leur attirât la disgrâce de l'Empereur : parce qu'en Chine, il n'est permis à personne de mourir dans un palais de l'Empereur, pour que rien ne lui rappelle qu'il est mortel. Il fallut donc feindre pendant quelque temps que notre défunt vivait encore. On le

transporta dans les bâtimens extérieurs du palais, comme un malade désespéré. Le médecin alla le voir, comme à l'ordinaire, et le garde-malade demandait, comme auparavant, ce dont le malade avait besoin. Le matin du jour suivant, on le plaça dans une litière, pour continuer le voyage, comme s'il n'eût été que malade; et ce ne fut qu'en chemin qu'on divulgua qu'il venait de mourir. Un autre de nos malades, qui craignait la suite de cette maladie, dont il était également attaqué, douta de l'habileté de notre médecin, et fit appeler un médecin chinois. Celui-ci lui tâta le pouls, au moins pendant dix minutes, tantôt au bras droit, tantôt au bras gauche, puis avec

l'air de la réflexion la plus sérieuse, il adressa quelques questions au malade, et fit alors sur la chaleur ou le froid du corps, une longue dissertation qui fut inintelligible pour tous ceux qui s'y trouvaient, et que plusieurs regardèrent comme le galimatias d'un empyrique. « Je vous « enverrai, dit-il, une racine qui « rétablira la chaleur, et qui ren- « dra au malade sa santé sur-le- « champ. » Mais la maladie ne fit qu'empirer après l'usage de cette racine miraculeuse, et le malade ne guérit que par les remèdes lents mais plus surs de l'art modeste du médecin européen. Je ne prétends cependant rien prouver par cet exemple contre l'habileté des médecins chinois. Les missionnaires, et

surtout *Amiot*, mort pendant notre séjour en Chine, regardaient plusieurs de ces médecins comme des hommes instruits et modestes. Il serait sans doute trop présomptueux de vouloir contredire cette opinion; mais, en Europe, il y a beaucoup de gens qui, séduits par les relations sur la Chine, ont assez de faiblesse pour croire que nos médecins sont très-inférieurs à ceux des Chinois. Si ce n'était pas une absurdité trop évidente, on pourrait encore alléguer, *que les Chinois croyent précisément le contraire.* Non-seulement les deux médecins très-instruits de l'ambassade, furent très-souvent consultés par les Chinois, et guérirent facilement des maladies contre lesquelles l'art

des médecins chinois ne connaît point de remèdes ; mais un empyrique européen même, qui est à la tête des missionnaires à *Peking*, a su se ménager beaucoup d'influence auprès du premier ministre de l'Empereur, par ses prétendues connaissances en médecine.

Le 26 septembre nous arrivâmes à *Peking*. L'Empereur nous suivit peu de jours après, et alla à *Yuen-min-Yuen*, où l'Ambassadeur et sa suite l'attendaient, pour lui remettre le reste des présents.

L'auteur de cette relation ignore ce qui s'est passé à cette occasion et dans la quinzaine suivante, car il était lui-même dangereusement malade de la dyssenterie ; et à peine était-il convalescent, que l'ambas-

sade commença son retour. Les Chinois se sont de tout temps distingués par leur méfiance envers les étrangers : jamais ils ne permettent à une ambassade de séjourner dans leur pays pendant plus de quelques mois, comme on le sait par des relations précédentes. Notre départ fut encore accéléré par une autre raison. Les voyages par terre ont presque partout plus d'inconvéniens, que les voyages par eau ; mais surtout en Chine. L'Ambassadeur desira en conséquence aller sur les rivières et les canaux jusqu'à *Tschus-san*, et s'y embarquer sur *le Lion*. Le froid, qui déja, au mois de novembre, commençait à fermer les rivières, aurait rendu impraticable notre retour par eau

si l'on ne s'était hâté de faire les préparatifs du départ. Il eut lieu le 7 octobre. La lettre de l'Empereur au roi d'Angleterre, écrite en plusieurs langues, fut remise à l'Ambassadeur avec beaucoup de solennité, quelques heures seulement avant son départ ; depuis *Peking* jusqu'à *Tongschu*, un messager à cheval la porta devant la litière de l'Ambassadeur. Toutes les lettres adressées à l'Empereur, de même que celles qui viennent de lui, sont mises dans un étui particulier, enveloppées dans de l'étoffe de soie jaune, et attachées sur le dos du messager à cheval, qui les porte. La couleur jaune indique déja de loin à tous les voyageurs un envoyé de l'Empereur. Aussi remarquâmes-

nous qu'à l'approche du porteur de la lettre impériale, qui précédait l'Ambassadeur, les personnes à cheval mettaient pied à terre, et que celles qui étaient en voitures et les piétons, s'éloignaient du chemin, et s'arrêtaient. Nous ne fîmes pas une forte journée, et l'ambassade s'embarqua le jour suivant sur le *Pai-ho ;* elle trouva à *Tongschu* les bateaux qui lui étaient nécessaires.

L'Empereur, par une considération particulière, nous fit accompagner par le ministre du cabinet *Ssung-ta-dschin*, dont nous avons déja parlé. Celui-ci gagna bientôt tous les cœurs par sa modestie, sa bienveillance sincère, et son empressement aimable à nous être utile dans toutes les occasions ; il avait sous

lui les deux mandarins *Tscho-ta-dschin*, et *Wang-ta-dschin*, qui nous avaient accompagnés jusqu'alors, et qui avaient l'emploi pénible de faire fournir à l'ambassade tout ce dont elle avait besoin. Non-seulement, ils étaient obligés d'envoyer au-devant de nous des messagers à cheval, avec des lettres pour faire préparer les vivres nécessaires pour tant de monde ; mais ils se voyaient quelquefois obligés d'assister eux-mêmes, malgré l'élévation de leur rang, à la distribution qui s'en faisait dans les différents bateaux que nous occupions : car quelques mandarins subalternes, qui avaient proprement cette tâche, avaient usé envers nous de tant de mauvaise foi au commencement de

notre voyage, que non-seulement ils avaient retenu souvent la moitié de nos vivres, mais que quelquefois ils n'en donnaient point du tout dans plusieurs de nos bateaux. Ces tracasseries les auraient sans doute bientôt dégoûté de cet emploi, s'ils n'eussent véritablement pris beaucoup d'intérêt à l'ambassade. En vivant avec nous, ils s'étaient formés une idée plus avantageuse des Européens; ils aimaient et admiraient la franchise et la droiture du caractère des Anglais. La confiance et les attentions réciproques fondaient entre nous une amitié durable, qui semblait ébranler fortement ce préjugé des nations, si déshonorant pour l'humanité, et si fréquent cependant parmi les peu-

ples les plus éclairés de l'Europe. *Tscho-ta-dschin*, et *Wang-ta-dschin*, étaient tous les deux de *Petscheli*, et ne devaient nous accompagner que jusqu'à la frontière de cette province. Ils furent très flattés quand lord *Macartney* demanda à l'Empereur de leur permettre d'accompagner l'ambassade jusqu'aux frontières de l'empire. L'Empereur ne fit point de difficultés d'accorder cette permission.

Pour ne point perdre de temps, nous ne fîmes plus de séjour, que lorsque les circonstances nous y forcèrent. Les détails que je vais donner ne peuvent donc être aussi complets que je l'aurais desiré. Nous ne pûmes observer que ce qui était situé dans la contrée

traversée par les rivières et les canaux.

Nous continuâmes notre voyage sur le *Pai-ho*, jusqu'à *Tiensing*, où nous entrâmes, sur notre droite, dans une autre rivière qui se jette dans le *Pai-ho*. Comme nous allions contre le courant, il fallait traîner les bateaux le long du rivage, lorsque le vent nous était contraire ; mais quoique l'on payât les gens qui faisaient ce travail, la plupart y furent forcés, ou on les maltraitait tant, que souvent tous ceux qui traînaient une barque s'enfuyaient, et que la flotte essuyait ainsi des retards de plusieurs heures. Ces accidents arrivèrent moins souvent aux bateaux de l'ambassade qu'à ceux des mandarins et de leur suite. Un jour le ministre,

par un accident pareil, resta derrière nous au moins de quarante lys, c'est-à-dire, lieues chinoises. Tous les déserteurs qu'on pouvait reprendre étaient punis à coups de bambou; il paraît que ces désertions étaient assez fréquentes, car elles ne causaient aucun étonnement.

Nous entrâmes ensuite dans la province de *Schantong*, dans laquelle commence le fameux canal impérial, près de *Linsching*, sur lequel on peut aller, par eau, de *Canton* à une petite distance de *Peking*. Il se prolonge jusqu'à *Hank-tschu-fu*, dans la province de *Tschekian*; il a soixante-douze écluses, si l'on peut donner ce nom à des constructions grossières, en

grandes pierres de granit, qui n'ont point de portes; mais seulement des planches, qu'on descend, pour arrêter l'eau. A chacune de ces écluses on paye le péage à l'Empereur : les bateaux y sont très-exposés, parce qu'il n'y a qu'une ouverture peu large. On nous dit en effet, qu'il arrive souvent des accidents lorsque les bateaux ne tiennent pas bien le milieu. Pour rendre les secousses moins dangereuses, on place des coussins et des bottes de paille des deux côtés. Pendant la nuit on les éclaire par beaucoup de lanternes; mais ce que dit le missionnaire *Lecomte*, de l'assistance pénible que les gens employés aux écluses prêtent aux bateaux qui passent, n'a plus lieu,

La supériorité des écluses d'Europe sur celles de la Chine est évidente ; mais dans ce pays on est si persuadé que tout ce qu'on y a est excellent , et au-dessus de toute amélioration , qu'on se moquerait de tout projet de changement, et que leur auteur paraîtrait même coupable.

Nous n'avions encore fait que peu de chemin dans cette province, quand l'Ambassadeur reçut la nouvelle que notre vaisseau de guerre avait quitté *Tschus-san.* Le vaisseau marchand qui y était resté aurait sans doute pu prendre à bord toute l'ambassade ; mais chacun aurait été exposé aux plus grandes incommodités. L'Ambassadeur souhaita donc de continuer son

voyage à *Canton*, en passant par la *Chine*. Dès que l'Empereur en fut instruit, il y donna son consentement.

La province de *Schantong* est plutôt plate que montueuse ; elle a plusieurs contrées agréables ; mais elle est loin d'égaler en cela la province de *Tschiannan*, dans laquelle nous entrâmes vers la fin d'octobre. Lorsque la *Chine* avait encore des Empereurs de sa propre nation, *Nanking* était la ville la plus florissante de l'empire, et la plus grande de l'univers. L'Européen le moins instruit connaît du moins son nom par une étoffe qu'on y fabrique en quantité. Tout ce qui vient de cette province, particulièrement de *Sotchu* et de *Nanking*, est regardé par

les Chinois être d'une qualité supérieure. Le plus grand fleuve de la Chine, *Hoang-ho*, ou *Quang-ho*, c'est-à-dire, *fleuve jaune*, se jette à la mer dans la province de *Tschiannan*. Nous ne fîmes que le traverser; il me parut plus large que le confluent du Rhône et de la Saône, à Lyon. Son cours est très-étendu. Il a sa source dans les montagnes qui forment la frontière de la province de *Setschueu*, il parcourt une partie de la Tartarie, passe au milieu de la Chine, dans une étendue de plus de six cents lieues de France, et se jette enfin dans la mer orientale. Les dégats causés par ce fleuve sont immenses. Souvent il détruit des villes entières, malgré la quantité d'écluses qui doivent le contenir

dans son lit. Voilà la cause de la quantité de terre et d'argile qu'il charrie, surtout quand il pleut, ce qui lui donne une couleur trouble et jaunâtre, et l'a fait nommer le *fleuve jaune*.

Le canal, qui est coupé par le *Hoang-ho*, reçut notre petite flotte dès que nous eûmes traversé le fleuve. Si les rivages n'occupaient pas notre attention par des villes, par de belles contrées, par des points de vues intéressants, nous vîmes du moins des soldats. Il me suffira de dire à cette occasion, que dans toute la Chine l'ambassade reçut les honneurs militaires. Outre les garnisons, dans les villes et dans les villages, nous trouvâmes presque partout, de demi-heure

en demi-heure, sur les chaussées et sur le rivage des fleuves, des postes militaires; ils se mettaient sous les armes lorsque nous passions, et ils nous saluaient d'un air de musique, et de coups de canons. La même chose se fit aussi la nuit, et, près des grandes villes, ce fut un beau coup d'œil de voir les longues files de soldats sur le bord du rivage, et la lumière de leurs lanternes se réfléchir dans l'eau. Le canal impérial se prolonge dans une étendue de plusieurs lieues le long de grands lacs, et par un terrain bas et marécageux. Toutes ces contrées sont coupées, autant qu'il est possible, par des fossés; on a exhaussé le sol, et on y a cultivé du riz. De distance en distance, on voit des maisons et

de petits groupes d'arbres. Toute la contrée est un riant jardin potager, et ressemble au pays bas et fertile de la Hollande, surtout aux environs de Rotterdam.

Les lacs sont remplis des meilleurs poissons; et comme les habitants s'en nourrissent principalement, ils ont imaginé des moyens inconnus, partout ailleurs, pour tromper les pauvres habitants des eaux. Un des plus remarquables de ces moyens est un oiseau de l'ordre des palmipèdes (*Anseres*, L.), qu'on dresse à la pêche. Les Chinois le nomment *Hwüi-jing*, les naturalistes le rangent parmi les pélicans, (*Pelicanus-piscator*). On s'en sert dans toute la Chine, et nous en avons été témoins dans les

provinces de *Schantong*, de *Tschian-nan*, de *Tschekian*, de *Kiansi*, et de *Quantong*. Ces oiseaux sont perchés sur le bord des barques, et attachés par le pied droit à une longue corde que le possesseur tient à la main. On peut être sûr qu'aucun poisson qui s'approche trop de la barque, n'échappe à leurs yeux perçants ; ils plongent avec la plus grande vîtesse, et apportent leur proie à leur maître. Si le poisson est trop pesant pour un seul canard, l'autre vient à son secours. La voracité de ces animaux les engagerait à dévorer tous les poissons qu'ils prennent, si un anneau dont leur cou est entouré, ne les en empêchait ; il n'y a que les petits poissons qui puissent passer par leur

œsophage, et qui leur servent de nourriture. On a beaucoup de peine à les dresser à ce métier; mais quand on y a réussi, ils sont d'un grand produit pour leur maître. C'est pourquoi il faut payer à l'Empereur des droits considérables pour ces oiseaux pêcheurs. Comme ils ne se nourrissent presque que de poissons, ces animaux ont une odeur très-désagréable.

Malheureusement, *Nanking* n'était pas sur notre chemin ; mais nous en fûmes dédommagés par la fameuse ville de *Sot-schu-fu*. Les avantages nombreux dont elle jouit lui assignent un rang distingué parmi les villes de la Chine ; elle est située sous le doux climat de 31 degrés latitude septentrionale, à deux

journées environ de la mer, au milieu de la contrée la plus agréable et la plus fertile ; en relation avec les autres provinces, par des rivières et des canaux ; le séjour des plus riches négocians ; la pépinière des plus grands artistes, des plus célèbres savants, des plus habiles acteurs, et des bateleurs et voltigeurs les plus amusants ; elle dicte les loix du goût chinois, possède les plus belles femmes, les plus petits pieds, les dernières modes, le langage le plus cultivé ; c'est le point de réunion des plaisirs les plus variés, et de la licence la plus voluptueuse, de tous les riches fainéants, et des libertins de toute la Chine. Les Chinois ont le proverbe : *Là haut est le paradis, ici bas est*

*Sot-schu.* On la dit une des plus grande ville de la Chine ; et quoique nous n'en ayons vu qu'une partie, il nous fallut pourtant plus de quatre heures pour parvenir à l'autre bout. Les milliers d'hommes assemblés partout pour nous voir, parurent confirmer ce qu'on rapporte de sa nombreuse population. Comme on peut passer par la ville sur des canaux, ou aller à pied le long des maisons, ou en traversant des ponts, plusieurs missionnaires l'ont comparée à Venise, avec la restriction cependant, que *Venise* a de l'eau salée, et que *Sot-schu* a de l'eau douce. Mais cette comparaison, comme beaucoup d'autres, est bien loin d'être juste.

Il y a dans *Sot-schu* plus de maisons bien bâties que dans les autres villes de la Chine ; elles indiquent aussi plus de goût, et plus d'aisance de la part des habitants. Les boutiques et les magasins sont toujours très-bien arrangés ; mais les maisons qui n'en ont pas, paraissent mal-propres et peu soignées, ce qui peut venir de ce que les habitants et les étrangers passent une grande partie de leur temps dans les jolies petites gondoles qu'on remarque en grande quantité dans la ville et hors de la ville ; elles sont vernissées entièrement, très-propres et très-jolies. On dit que beaucoup de gens dissipent en peu de temps tout leur bien sur ces gondoles, et que des marchands qui ont vendu

leurs marchandises à *Sot-schu*, ont été réduits à la mendicité, à force de jouir des plaisirs qu'elles offrent. Les rameurs y sont sur la proue et sur la poupe, où l'on voit aussi quelquefois des cuisines. Dans le milieu il y a une chambre vitrée, dans laquelle est une table, autour de laquelle sont quelques petits siéges et des canapés garnis de coussins. Dans quelques-unes de ces gondoles, nous vîmes des jeunes gens qui se promenaient; dans d'autres on faisait des repas, dans d'autres on chantait et on faisait de la musique. Plusieurs étaient conduites par des femmes. Il y avait à bord des filles, dont l'habillement léger, la joie bruyante et les mœurs libres indiquaient assez que c'étaient des éco-

lières de l'académie par laquelle cette ville se distingue depuis si longtemps; car dans ce pays, comme dans toute l'Asie, les plaisirs de la volupté sont devenus une étude, et une branche de commerce.

*Sot-schu-fu* et *Hankt-schu-fu*, sont les villes où les filles de la Chine étudient l'art de plaire, et d'où on les fait venir, comme les marchandises d'une foire. Ce sont surtout ces deux endroits qui peuplent les harems de l'Empereur, et des riches mandarins. On apprend à ces filles à chanter, à jouer de la guitare, les travaux qui conviennent aux femmes, et on leur enseigne la poésie. Notre interprète m'assura que les chansons du peuple et les vaudevilles qui sont les plus répan-

dus ont quelques-unes de ces filles pour auteurs. Ces deux villes ont aussi la renommée de posséder les plus belles filles ; elles y sont le principal objet de commerce.

Le canal s'élargit près de *Sot-schu;* il se rétrécit bientôt. Les ponts, qui sont construits près des villes et des villages, méritent l'attention des voyageurs. Je n'ai pas assez de connaissances dans le génie pour en donner la description ; mais chacun voit aisément qu'ils ne manquent ni de solidité ni de beauté. Ils sont construits de grandes pierres de taille, qui ne paraissent pas liées autrement que par leur pesanteur. Les arches, dont le nombre varie, sont larges et hautes. Dans les endroits où le sol des deux côtés du

canal est trop marécageux, ces arches se multiplient, et M. Barrow, au témoignage duquel on peut ajouter foi, m'a assuré avoir vu un pont de quatre-vingt-dix arches.

Le 8 novembre, nous arrivâmes aux frontières de l'heureuse province de *Tschiannan*, pour entrer dans celle de *Tschekian*, qui, en commerce et en richesses le cède peu à la première. La culture des vers à soie y a été portée à sa perfection, et les manufactures de soieries de ce pays sont les plus florissantes de la Chine. Quand même les voyageurs n'en auraient pas parlé, on s'en appercevrait au premier coup-d'œil; car on n'y voit partout que des mûriers. Il aurait été assez intéressant d'apprendre comment la

culture de la soie se fait dans un pays qu'elle a rendu si longtemps célèbre ; mais plusieurs obstacles s'y opposèrent, et nous fûmes bien aises de recueillir seulement le peu de détails que je vais rapporter. Il y a dans la Chine des mûriers blancs et des mûriers noirs ; mais on préfère les feuilles de la première espèce. On plante le mûrier dans le second ou le troisième mois, c'est-à-dire en mars ou en avril, sans faire un choix particulier du terrain. Voilà pourquoi dans l'achat d'une plantation de mûriers, on ne fait attention qu'à l'étendue du terrain, sans regarder à la qualité du sol. Cependant, lorsqu'on a le choix, on préfère le terrain sec pour les nouvelles plantations, et on em-

ploye les terres humides à la culture du riz. Les feuilles se montrent dans le premier, le second, le troisième ou le quatrième mois, selon que le climat est plus ou moins chaud. L'arbre pousse de même des feuilles deux ou trois fois dans l'année, à mesure que la contrée est plus ou moins froide. Cependant les feuilles de la première récolte de l'année sont toujours les meilleures. On a l'attention de donner les feuilles tendres aux jeunes vers, et les feuilles plus fortes à ceux qui sont déja plus avancés. Les propriétaires des mûriers ne s'occupent pas ordinairement de la culture des vers ; ils habitent à la campagne, et vendent les feuilles au poids aux habitants des villes, qui tiennent

des vers à soie. En Chine, on ne les nourrit qu'avec des feuilles de mûriers. Quoique les étoffes de soie fabriquées dans la province de *Tschekian*, surpassent celles de la province de *Quang-tung*, pour la solidité et pour la tenacité des couleurs, on n'en exporte cependant pour l'Europe que de cette dernière province; parce que les étoffes de *Tschekian* ont dans leur tissu des fleurs et des figures conformes au goût des Chinois, ou qu'elles sont d'un genre qui ne nous plaît pas, tandis qu'à *Canton* on fabrique plus d'étoffes unies, et qu'on y choisit les couleurs et les modèles indiqués et recherchés par les négociants de l'Europe.

Les plantations de mûriers de

cette province n'étaient interrompues que par quelques champs de riz, et par des terrains bas et marécageux, qui continuaient des deux côtés du canal, plusieurs jours de suite. Le fait suivant me fait présumer que ces terrains s'y étendent plus loin que dans la province de *Tschiannan*. Sur les deux bords du canal, qui étaient assez larges, il y avait de distance en distance des cercueils qui n'étaient point couverts de terre, et qui devaient nécessairement empester l'air ; quelques-uns, qui sans doute appartenaient à des familles riches, étaient entourés de petites murailles. Peut-être cela se fait-il par des raisons qui nous sont inconnues ; peut-être aussi que les habitants de ces con-

trées n'ont point d'autres places pour enterrer leurs morts, que les bords du canal, puisqu'ils employent à l'agriculture tout le terrain qu'ils peuvent arracher à l'eau; mais en enterrant les cercueils, la solidité de la digue en souffrirait nécessairement : voilà pourquoi sans doute on ne fait que les y exposer.

Il n'y eût guère que ces objets qui pouvaient encore nous intéresser par leur nouveauté, puisque tous les jours nous passâmes devant des villes et des villages qui tous se ressemblent beaucoup. Mais si de notre côté la curiosité sous ce rapport était diminuée, le desir des Chinois de nous voir parut se soutenir partout. Non-seulement les habitants des endroits par lesquels

nous passions, mais aussi ceux des cantons voisins se rassemblaient pour satisfaire ce desir. Ils furent trompés dans leur attente, car nos soldats et nos domestiques, las de se donner en spectacle aux curieux, n'allaient plus sur les ponts des barques quand nous passions par les villes ; ce qui fit que les mandarins prièrent les officiers de la garde de l'Ambassadeur, d'engager les soldats à ne plus se cacher avec tant de soin.

La capitale de la province de *Tschekian* se nomme *Hangt-schu-fu*; c'est la rivale de *Sot-schu*, et une des villes les plus considérables de la Chine. Elle est située presque au milieu de l'empire, entre le canal impérial d'un côté, et la ri-

vière de *Tschiang* de l'autre ; elle sert, pour ainsi dire, d'entrepôt aux marchandises des provinces méridionales et septentrionales. L'architecture des maisons est assez médiocre ; les rues sont étroites, mais bien parées, et les magasins se distinguent par leur richesse et leur variété. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu, dans aucune ville, autant d'auberges que j'en vis dans celle-ci ; ce qui prouve la quantité d'étrangers et d'ouvriers qu'elle réunit. Les voyageurs parlent des environs de cette ville avec enthousiasme ; on ne saurait les en blâmer, lors même que du bord de la rivière de *Tschiang* on ne fait que jeter un coup-d'œil rapide sur *Hangt-schu-fu*. Une contrée pittoresque, des colli-

nes et des montagnes couvertes de verdure, dont trois se font remarquer par de hautes pagodes, s'élèvent du vallon où la ville est située. Ma plume ne pourrait décrire les beautés de ce groupe de montagnes, la toile seule peut en donner une juste idée. On ne passe pas immédiatement du canal dans la rivière de *Tschiang ;* la ville et un des faubourgs les sépare. Nous fûmes plus de deux heures pour y passer en litières, et nous montâmes ensuite, sur la rivière de *Tschiang*, des barques, qui, quoique plus petites que celles que nous avions eu précédemment, n'en étaient pas moins fort commodes. Sur le rivage, le nombre de soldats sous les armes, qui saluaient l'ambassade par des

coups de canon et de la musique, était plus grand que nous ne l'avions encore vu.

Le ministre, qui nous avait accompagné, nous quitta à cet endroit, et *Tschang-ta-dschin*, qui avait été auparavant *Songtu* de cette province, et qui allait à *Canton*, comme vice-roi, continua le voyage avec l'ambassade. Nous ne restâmes que six jours sur le *Tschiang*. La navigation sur cette rivière présenta beaucoup de désagréments et de dangers, non-seulement parce que dans cette saison l'eau était extrêmement basse, mais aussi parce que le lit de la rivière est hérissé de rochers. Chacun de nos bateaux était presque toujours traîné et poussé par une vingtaine d'hommes

sans le secours desquels il aurait été impossible d'avancer. Le bruit perçant que faisaient les rames en touchant les rochers, les secousses inattendues qui menaçaient les barques d'être mises en pièces, les cris immodérés et étourdissants des bateliers, et de ceux qui traînaient, auraient rendu cette partie du voyage la plus fatigante de toutes, si les charmes de la contrée par laquelle nous passions nous eussent permis d'y songer. Des deux côtés la rivière est bordée d'une chaîne de montagnes élevées, qui tantôt la serrent étroitement, tantôt s'en éloignent, et forment à leurs pieds des plaines fertiles cultivées avec le plus grand soin. Sur les deux rivages on voit alternativement des

champs de riz, des plantations de sucre, des orangers, des pompelmuses, du pisang, des grenadiers, des marronniers, des légumes, et les herbes potagères les plus excellentes, des arbres à thé, à camphre et à suif, et des bambous. De tous ces végétaux, il n'y en a aucun qui excite autant la curiosité des Européens que l'arbre à suif (*Croton sebiferum*, L.); car il nous paraît singulier qu'un arbre puisse fournir une substance que nous sommes accoutumés de ne voir retirer que du règne animal. En effet, ce n'est pas un des moindres avantages de ce pays excellent. L'arbre s'annonce de loin par ses feuilles rouges; le fruit qui fournit le suif est, ainsi que son enveloppe, de couleur

blanche. Il consiste en quatre graines, qui contiennent une farine savonneuse. On le cuit, et on ôte la graisse qui surnage ; mais on n'en fait pas des chandelles sans y mêler de l'huile, parce que sans mélange elles seraient trop cassantes. Les chandelles des Chinois sont à un moindre prix que les nôtres, dont elles diffèrent beaucoup. Outre qu'elles sont plus courtes et plus épaisses, leurs mêches sont de bois et entourées de joncs, ce qui fait qu'elles fument quelque fois ; mais elles jettent une flamme vive, et toujours égale.

Si le fruit à suif est un des plus utiles de ce pays, les oranges sont regardées par les habitants et par les étrangers comme le fruit le plus

sain et le plus délicat : le nom que ce fruit porte en allemand indique qu'il nous a été apporté de la Chine *. Les Portugais l'ont apporté les premiers en Europe, et on prétend que Lisbonne conserve encore le premier oranger. En Chine, il y en a trois variétés : la première, qui est la meilleure, est large, et a une écorce rougeâtre, qu'on peut séparer entièrement de la chair, sans qu'il reste rien de la pellicule blanche, qui est interposée ; on peut la découper facilement, sans en perdre le jus, qui est extrêmement doux et rafraîchissant. La seconde a une écorce légèrement jaunâtre et inégale, se découpe aisément,

* Voyez la note de la page 53.

et sa forme est ovale ; mais elle est moins douce et moins succulente que la première. La troisième, qui est la seule que nous connaissions en Europe, est très-jaune et succulente ; elle a plus d'acidité, et une chair plus ferme que les deux premières. On distingue à *Canton* ces trois variétés par des noms différents ; la première s'appelle l'*orange des mandarins*, à cause de sa supériorité ; la seconde, l'*orange des capitaines*, parce qu'elle approche le plus de la première ; et celle que nous connaissons en Europe est nommée *orange de Kuli*, c'est à dire, celle des journaliers et porte-faix ; elle est la plus commune et la moins chère.

L'habitant de l'Europe septen-

trionale qui voit croître ici sans culture et en abondance les excellents fruits du midi, qu'on n'obtient chez lui que par la chaleur artificielle des serres chaudes, doit nécessairement trouver ces contrées pittoresques au dessus de toute comparaison. A tout instant la scène change. Vous ne voyez encore que des rochers arides entassés des deux côtés de la rivière, et pas la moindre trace de quelque végétation ; la rivière se replie, et aussi-tôt la contrée la plus riante se déploye devant vos yeux. Les différentes sinuosités du *Tschiang*, entretiennent la curiosité du voyageur, et le préservent de l'ennui d'une contrée toujours riante, ou tout-à-fait sauvage.

Les habitants étaient partout occupés à moissonner le riz et à couper la canne à sucre. On transportait l'un et l'autre dans des moulins à pilons, construits sur les bancs de sables de la rivière, et mis en mouvement par l'eau ; mais, dès que les pluies de *Monsun* font gonfler la rivière, ces moulins, qui sont très-peu élevés, sont couverts par l'eau, de sorte qu'on ne peut plus s'en servir. Nous en vîmes plusieurs dans cet état. Quelque singulier que cela puisse paraître, je ne saurais me persuader qu'il y ait plus de perte que d'avantage pour le propriétaire, car les Chinois font trop attention à leur intérêt.

Le petit voyage par eau sur le *Tschiang*, fut terminé le 21 no-

vembre, où nous arrivâmes devant *Tschang-ssan-schien*. Pour aller à *Canton*, il nous fallut faire une journée par terre. Ce petit changement nous fut très-agréable, et remplit un de nos vœux les plus ardents, celui de connaître un peu l'agriculture de l'intérieur de la Chine. On a raison d'en faire l'éloge; car pendant toute cette journée nous vîmes des preuves de la plus active industrie. Les Chinois ne se contentent pas de cultiver la plaine avec le plus grand soin; mais les montagnes même sont divisées en planches, aussi haut que possible, comme dans le Tyrol et dans la Suisse; ces couches sont plantées de différents légumes; mais ordinairement de riz. Pour les arroser

suffisamment, il y a en différents endroits des enfoncements où l'eau de pluie se recueille, et dans lesquels on conduit de petits ruisseaux qui découlent du haut des montagnes. Des canaux servent à conduire l'eau de ces réservoirs sur les champs adjacents, et dans les endroits où le terrain est au dessus du niveau de l'eau, on se sert d'une espèce de pompe à chaîne ( que les Anglais nomment *chain pump*) pour faire monter l'eau. Cette espèce de pompe est très-commune dans toute la Chine, et elle y est très-nécessaire, à cause de la culture du riz. Dans la province de *Schantong*, on en a de très-grandes qui sont mises en mouvement par quatre ou cinq hommes. Les Anglais, qui ont

beaucoup d'espèces de pompes à chaînes, assurent eux-mêmes en avoir pris la première idée des Chinois. Beaucoup de personnes pensent également que notre boussole n'est qu'une imitation de la boussole des Chinois. On croit cependant communément qu'elle a été inventée en Italie, peu de temps après que *Marco Paulo* eut été de retour dans ce pays. Ceux qui sont de cette opinion allèguent, qu'il est plus probable que nous l'avons appris d'eux, qu'il ne le serait qu'ils l'aient appris de nous.

Là, pour la première fois, nous vîmes le thé en végétation. Ses fleurs et ses feuilles ressemblent à celles du jasmin; mais nous ne vîmes point de véritables plantations du thé,

dont on obtient les feuilles tendres qui servent à cette boisson favorite des Chinois, mais seulement des arbustes dispersés. Beaucoup de montagnes étaient plantées de jeunes pins, qui, à juger d'après leur grandeur, pouvaient avoir tout au plus quelques années. La Chine a peu de bois, il est donc sage de penser à se procurer ce combustible en plus grande quantité, d'autant plus que, sans parler des autres usages, il n'y a pas de pays dont la navigation intérieure soit si étendue que dans la Chine. Des deux côtés du chemin il y avait de distance en distance des groupes de l'espèce de pins que Linné appelle, *Pinus Canadensis*, et des bambous, qui par leur verdure et leur jet perpen-

diculaire, formaient un agréable coup-d'œil. Nous vîmes aussi beaucoup d'arbres à camphre, d'une grande beauté, et à branche très-étendues. Il n'y avait presque point d'habitations près de laquelle il n'y eût quelques arbres à suif; chaque habitant fait sans doute lui-même ses chandelles.

La chaussée large et unie sur laquelle nous voyagions, était en partie faite de gravier, et en partie pavée de petites pierres. Nos lourdes voitures de transport, ou nos carrosses de voyage la détruiraient bientôt; mais dans ce pays presque tous les fardeaux sont portés par des hommes; les voyages se font en litières ou à cheval, et très-rarement en voitures. La quantité de

villes et de villages, qui sont si peu éloignés les uns des autres, prouve la grande population de ce pays, dont le climat dispense les habitants de construire des habitations solides.

Dans les villes de la Chine, on trouve une singularité plus curieuse à voir, qu'agréable à décrire : ce sont les temples publics de *Cloacine*. Ce n'est pas pour la commodité du public qu'ils ont été construits, mais pour l'utilité et aux frais de ceux qui y recueillent les offrandes et les emploient pour l'amélioration de leurs champs. Ils ne sont pas situés dans les parties retirées de la ville, mais dans les rues les plus fréquentées. Les Chinois conservent en effet ces offrandes avec tant d'at-

tention, que..... Mais je me suis arrêté déja trop longtemps sur cet objet.

La pente des montagnes offre différents tombeaux ; ils consistaient en une masure peu élevée, dans laquelle il y avait quelquefois des fenêtres, et qui était ombragée d'arbres. On connait la grande attention des Chinois pour les tombeaux de leurs parents et de leurs ancêtres. Ils en choisissent l'emplacement avec beaucoup de soin, et l'ornent autant que leur fortune le permet.

Nous entrâmes dans la province de *Kiangsi*, près de *Zau-ping*; nous nous embarquâmes sur la rivière de *Yu-ssan-cho*, près de *Yu-ssan-dschien*. Les barques dont nous

nous servîmes étaient fort commodes ; il y avait, non-seulement des cuisines, des chambres à coucher et à manger, mais aussi assez de place pour notre bagage ; l'intérieur était, ou peint, ou tapissé de papier blanc. Le *Yu-ssan*, ainsi que beaucoup d'autres rivières venant du sud et de l'ouest, se jette dans le lac de *Po-jang*, ou *Hwoy-jang-chu*, par lequel nous passâmes aussi. Il est très-poissonneux, et sert par là à nourrir des milliers d'hommes, qui n'ont point d'autre métier que la pêche. Outre les filets et les Pélicans-pêcheurs, on se sert encore dans ces contrées d'autres moyens pour prendre du poisson. Le long du rivage on voit souvent des planches inclinées vers l'eau et peintes

en blanc, près desquelles se trouvent les barques avec leurs filets. Ces planches, en réfléchissant la lumière, attirent les poissons, qui se prennent eux-mêmes dans les barques et les filets; en sorte que les pêcheurs n'ont point d'autre peine que d'emporter ce qu'ils ont pris.

Longtemps avant d'arriver dans cette province, on nous avait fait craindre les dangers de la navigation dans ces contrées. On nous avait dit qu'il nous fallait passer des cataractes. *Lecomte* et d'autres missionnaires, et la relation de l'ambassade hollandaise à la Chine, en donnent des descriptions effrayantes. Ceux qui ont entendu parler de cataractes, ceux qui en ont vu,

sont saisis de frayeur à la seule idée des périls inséparables de leur passage ; mais, heureusement, ces cataractes si redoutées appartiennent aux *licences itinéraires* que les voyageurs se permettent, aussi bien que les poëtes leurs licences poétiques : tout ce qu'on en dit est outré, pour ne pas en dire davantage. La rivière de *Tatschiang*, dans laquelle nous entrâmes, après avoir passé le lac de *Hwoy-jang*, est pleine de rochers, et la navigation y est par conséquent assez difficile. Cependant, quoique notre flotte fût composée de soixante barques, il n'arriva pas un seul accident.

La partie de la province de *Kiansi*, que nous traversâmes, est unie et sablonneuse, ce qui vient des inon-

dations du lac de *Hwoy-jang*, qui durent quelquefois près de cinq mois. Une autre partie de cette province est montueuse et couverte de rochers. Nous vîmes pendant quelques jours de suite sur les deux bords du canal des cannes à sucre et des champs de riz. Pour les arroser dans les endroits où les rivages étaient élevés, on avait appliqué de grandes roues qui faisaient tomber dans un canal l'eau qu'on avait monté, pour se répandre ensuite dans les champs. Beaucoup de ces montagnes sont plantées du *Tscha-chwa*, (*Camelia Japonica*, Linn.); ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du thé, et donnent une huile dont les Chinois font une grande consommation. Quoiqu'elle soit loin d'atteindre

l'huile d'olive, elle est cependant pure, grasse, et sans odeur désagréable. Elle fait partie du commerce de cette province. Les gens du peuple de ces contrées portent une espèce de semelles de paille, qui ressemblent assez à la chaussure des anciens Romains; on les attache avec des rubans, qui passent par dessus les talons, et entre les doigts des pieds. La chaleur des sables rend sans doute ces sandales nécessaires; aussi s'en sert-on partout dans la province de *Quangtung* et dans celle de *Macao*.

Je n'ai pas encore dit que, pendant tout ce voyage par eau, depuis *Tongschu* jusqu'à *Canton*, nous remarquâmes quantité de pagodes qui contribuaient à relever la beauté

du pays, ou, si l'on veut, qui indiquent des contrées riantes et fertiles; car les bonzes, comme les fondateurs des monastères, ont toujours eu l'attention de choisir pour leurs temples les endroits les plus avantageusement situés.

La capitale de la province de *Kiansi* est *Nan-tschang-fu*. Nous passâmes très-près d'elle, et fûmes étonnés de la quantité de barques de toutes grandeurs que nous y trouvâmes. Une personne de la suite, qui compta les plus grandes, trouva que leur nombre s'élevait au dessus de quatre cents. Pour se faire une idée de celles qui sont un peu considérables, il faut savoir qu'elles ont en général cent cinquante pieds de longueur, quatorze pieds de lar-

geur, et environ douze pieds de profondeur, et qu'elles peuvent charger à-peu-près deux cent cinquante tonneaux. Nous estimâmes au double le nombre des barques moyennes et petites. Quel commerce étendu ! Que les besoins d'une semblable ville doivent être immenses ! Nous y fûmes également obligés de faire traîner nos barques ; les hommes qu'on y employoit étaient mieux habillés que ceux que nous avions eus auparavant. D'ailleurs ils chantaient souvent, et il ne parut pas que leur état leur semblât aussi dur qu'on aurait pu le présumer. Nous ne sommes pas habitués à voir des hommes faire l'ouvrage des animaux ; mais en y faisant plus d'attention, nous trouverions

peut-être que beaucoup de nos pauvres font des travaux aussi pénibles. Ceux qui trainaient nos barques arrachaient quelquefois des cannes à sucre pour se désaltérer : et il paraît que cela leur est permis.

Vers les frontières de la province de *Kiangsi*, la rivière de *Ta-tschuang* est resserrée entre des montagnes couvertes de rochers, jusqu'à *Nanganfu*, où elle devient plus large. Après cette ville, nous eûmes encore à faire un dernier voyage par terre. La chaussée, médiocrement pavée, s'élève insensiblement, et passe à travers des vallons bien cultivés, terminés des deux côtés par des montagnes, et formant quelquefois des vues très-agréables.

Nous aperçûmes partout des champs de riz submergés. Deux heures après nous franchîmes la haute montagne du *Miling*, qui sépare les provinces de *Kiansi* et de *Quantung*. La partie par laquelle passe la chaussée est pavée, et l'on y trouve quelques maisons; mais elle est extrêmement escarpée et fatigante, surtout pour les chevaux : quoique les cavaliers eussent mis pied à terre, plusieurs de ces pauvres bêtes, étaient si fatiguées, que dans l'après-midi elles expirèrent en chemin. La négligence de la part de ceux qui devaient leur donner à manger, en fut sûrement la cause; car les Chinois sont encore, si cela est possible, plus cruels envers leurs chevaux que les Européens. On dit que le *Miling* s'élève

à trois mille pieds au dessus du niveau de la mer. Il est environné de plusieurs petites montagnes, qui forment des précipices assez profonds, et garnis d'arbres et d'herbes hautes; ce qui donne à ce lieu un air romantique et sauvage.

Nous rencontrâmes ce jour une foule de gens qui transportaient à *Nanganfu*, l'huile de *Tscha-chwa*, dont j'ai fait mention plus haut; c'est de là qu'on la transporte ailleurs. La plupart des montagnes étaient couvertes de buissons de *Tscha-chwa*.

La province de *Quangtung*, dans laquelle nous entrâmes ensuite, semble un jardin sur lequel la déesse des fleurs a répandu toutes ses bénédictions; nous y observâmes des

femmes qui travaillaient dans les champs ; ce que nous n'avions pas encore vu jusqu'alors. Les habitants de cette province ont la réputation d'être très-laborieux ; on les recherche dans les contrées voisines comme domestiques et comme cultivateurs. Dans la province de *Quangtung*, les Européens sont plus connus que dans le reste de la Chine ; on les y méprise, et on les appelle *Quitse*, c'est-à-dire *diables* ; parce que sur les théâtres des Chinois, les diables sont en habits étroits comme ceux dont nous nous servons. C'est pourquoi nous n'étions pas surpris d'entendre la populace nous honorer de ce titre. Cependant personne n'osait nous offenser en public, parce que nous étions accompagnés par le

vice-roi et par des mandarins d'un rang très-élevé.

Près de *Nan-tschan-fu*, la seconde ville de la province, nous nous embarquâmes pour la dernière fois. Nous n'étions éloignés que de quelques lieues de l'endroit où nous desirions tant d'arriver. Ce desir était bien naturel. Nous avions été quinze mois sans avoir des nouvelles de l'Europe, dans un temps d'ailleurs où les changements les plus intéressants y avaient lieu. Les bords du *Sicho*, qui va de cette ville à *Canton*, sont ordinairement montueux, et en partie couverts de rochers. Nous y remarquâmes plusieurs carrières de chaux et de houille d'une petite espèce. Plus près de *Canton*, nous vîmes beaucoup

de tuileries. Quelques montagnes étaient couvertes de pins ; mais peu étaient cultivées. Cinq d'entre elles se font remarquer par leur figure singulière ; et comme il n'y a peut-être point de peuple qui fasse plus d'attention à cela que les Chinois, ils ont trouvé de la ressemblance entre elles, et les ont appelés *U-ma-tchu*, c'est-à-dire, *les cinq têtes de chevaux*. On assure même que dans la province de *Fekian*, la forme d'une de leurs idoles a été prise de plusieurs montagnes. Les remarques que les missionnaires ont faites sur les noms et les prétendues ressemblances des montagnes de différentes autres provinces, sont quelquefois très-curieuses.

Le dernier jour avant d'arriver

à *Canton*, nous passâmes près du rocher *Quan-inn-schann*, pour lequel les Chinois ont beaucoup de vénération, à cause de sa masse antique et saillante par beaucoup de pointes, et d'un temple très-ancien qui s'y trouve. Ce rocher est large de deux cents pieds à peu près, et haut de six cents. Perpendiculaire de tous les côtés, la nature l'a rendu d'un accès très-difficile. Du côté où il est baigné par la rivière, on trouve une caverne de moyenne grandeur, habitée depuis un temps immémorial par des *bonzes* *. Cette caverne a trois ouvertures l'une au dessus de l'autre : la première est

* Le mot de *Bonze* n'est pas connu des habitants. Il me semble qu'il tire son origine du mot chinois, *Hwoa-schang*, qui signifie *prêtre*.

à peu près à douze pieds au dessus de l'eau ; la seconde à cinquante, et la troisième à cent pieds. L'ouverture inférieure sert de porte, et les deux supérieures sont, pour ainsi dire, les fenêtres de deux étages qui se communiquent par des escaliers commodes, et où se trouvent des autels de *Puhssa.* Le premier étage a un plancher où il y a plusieurs siéges ; les côtés, qui ne sont que le roc brut, n'ont d'autre ornement que quelques sentences morales taillées en anciens caractères, et des allégories sur l'histoire miraculeuse de l'idole. Les bonzes nous y reçurent avec beaucoup de civilité ; ils parurent être bien aise de voir des étrangers, et ils ne refusèrent point une petite aumône.

Le nouveau vice-roi de *Canton*, qui nous avait accompagné dans cette dernière partie du voyage, comme je l'ai déja dit, nous avait devancé pour hâter l'exécution de ses ordres relatifs à la réception de l'ambassade à *Canton;* pour lui donner plus de temps, on retarda notre voyage. Quoique les barques dans lesquelles nous l'avions fait fussent vraiment excellentes, le vice-roi envoya à l'ambassade de beaux bateaux de cérémonies d'une construction soignée, dans lesquels *après un voyage non interrompu de soixante-quatorze jours*, elle arriva de *Peking* à *Canton*.

Le vice-roi rendit à l'ambassade anglaise plus d'honneurs que ne

l'auraient desiré les autres négociants européens et les mandarins orgueilleux. Il lui assigna un jardin entier, situé dans le faubourg, avec des bâtiments en très-bon état, et meublés expressément dans le goût anglais. Outre les honneurs militaires qui furent rendus à l'ambassade, elle fut reçue avec beaucoup de pompe par le *vice roi*, le *Fujien*, le *Hupu*, et les autres grands mandarins de sa cour. On avait préparé pour cela une salle à la manière des chinois. Les mœurs de ce pays exigent que les Ambassadeurs, lorsqu'ils sont sur le point de quitter l'empire, remercient solennellement l'Empereur des faveurs qu'ils ont reçues, et surtout de la sûreté et de la commodité de leur voyage à

travers l'empire. Les mêmes cérémonies, qui sont de coutume en présence de l'Empereur, se répètent à cette occasion. L'ambassade se conforma très-volontiers à cet usage, car pendant notre retour, les honnêtetés qu'on lui avait faites par l'ordre de l'Empereur, avaient été en effet extraordinaires; d'ailleurs le vice-roi, homme du meilleur caractère, et nos deux conducteurs, *Tscho-ta-dschin*, et *Wang-ta-dschin*, dont j'ai déja eu occasion de louer la manière de penser et d'agir envers nous, avaient fait tout ce qui dépendait d'eux pour nous être utiles. Nous restâmes encore trois semaines à *Canton*, et tous les jours nous reçûmes de nouvelles marques de la bienveillance

du vice-roi. Il publia différents ordres en faveur des Anglais. Il est honorable pour cette nation, d'avoir demandé que les autres peuples de l'Europe jouissent de tous les nouveaux arrangements qu'on a faits, ou qu'on fera en faveur des Anglais.

Peut-être l'Ambassadeur aurait visité encore d'autres parties de l'Asie, ou bien il se seroit mis tout de suite en route pour retourner en Europe, si la guerre ne l'avait pas obligé de faire accompagner les vaisseaux marchands par *le Lion*. Quelques-uns des vaisseaux les plus forts retournèrent seuls; mais la plupart se firent escorter par *le Lion* pour revenir en Angleterre. Je pense qu'on voudra savoir quelque chose

sur *Canton*, avant que je parle du retour. En effet, cette place de commerce est si remarquable, qu'il serait impardonnable de n'en pas communiquer du moins le peu qui est venu à ma connaissance.

Comme capitale de la province, comme résidence du vice-roi, comme ville de manufactures et une des principales places de commerce de la Chine ; comme port des bâtiments nationaux qui vont au Japon, à Manille, à la Cochinchine, à Batavia, etc. *Canton* serait sûrement une ville importante, quand même elle n'aurait point de commerce avec l'Europe. Mais ses relations, qui font que les peuples les plus éloignés y apportent leurs richesses, la font regarder par beau-

coup de personnes comme la première place de commerce de l'Asie. En effet, aussi longtemps que le thé sera, en Europe et en Amérique, un des principaux besoins; aussi longtemps que les Chinois auront du goût pour les objets qui proviennent des manufactures de l'Europe; aussi longtemps qu'ils auront besoin de productions étrangères, *Canton* soutiendra sans doute le premier rang parmi les villes commerçantes de l'Asie. Le *Song-tu*, (ou selon le dialecte de *Canton*, le *Santok*, ou *Tschantok*) que les Européens n'ont pas eu tort de comparer à un vice-roi, tient le premier rang dans la ville et dans toute la province; il est tartare de nation, et parent de l'Empereur, et par

cette raison même un des principaux personnages de l'empire. Son gouvernement comprend deux grandes provinces : celles de *Quantung*, et celle de *Kiansi*. Ses revenus sont très-considérables. Pour preuve de son pouvoir, on raconte qu'autrefois les vice-rois choisissaient pour eux les meilleurs des superbes chefs-d'œuvre amenés par des vaisseaux européens, tels que des pendules anglaises à carillon ou à orgues, qu'on y appelle des *Sing-songs*. Les *Cohongs*, dont nous parlerons bientôt, avaient été obligés de les acheter d'abord de leur argent et d'en faire présent au vice-roi, qui, en revanche, leur laissait commettre impunément toutes sortes d'injustices. Il y a lieu de

présumer que le vice-roi actuel, qui est un fort honnête homme, abandonnera ces procédés honteux de ses injustes prédécesseurs.

*Canton* est situé sur une rivière qui porte le même nom, et qui se jette dans la mer près de *Bocca Tigris*, à cinquante lieues anglaises de là. Cette *Bocca*, ou embouchure, défendue des deux côtés par deux petits retranchements, tire son nom de la petite *Ile des Tigres*, située auprès. Tous les vaisseaux étrangers, qui vont à *Canton*, sont obligés de passer par la *Bocca*. Le commerce des européens avec la Chine éprouve plusieurs entraves : une des plus fâcheuses est d'aller d'abord à l'île de *Macao*, qui en est éloignée de seize lieues d'Angleterre. Ils

payent là bien chers les pilotes, et la permission par écrit, sans laquelle ils n'osent point entrer dans la *Bocca*. Ce détour est très-désagréable pour des vaisseaux qui ont longtemps tenu la mer, et en outre ils y sont très-souvent exposés à des dangers, parce que la mer de ces parages est extrêmement orageuse, et remplie d'écueils et d'îlots. L'eau basse empêche les vaisseaux qui sont entrés dans la *Bocca*, d'aller plus loin qu'à *Wampu*, où ils restent en sûreté, à trois lieues de France de la ville. Entre *Wampu* et *Canton*, il y a trois péages *, à chacun des-

* A *Canton*, on les appelle *Maisons de Tschop*. Le mot *Tschop* (qu'Osbeck écrit *Tiapp*, et Sonnerat, *la Chappe*), signifie proprement, *cachet*, et sert à désigner tous les ordres par

quels les chaloupes sont arrêtées, et visitées avec soin, avant qu'elles osent parvenir aux *Factoreries.*

Les factoreries que les *Hollandais*, les *Anglais*, les *Français*, les *Espagnols*, et les *Suédois* y ont construites, sont situées sur la rive occidentale du fleuve, et se font reconnaître de loin par les pavillons arborés au bout de grandes

écrit des mandarins, parce qu'ils y impriment leur sceau. Les écus espagnols sur lesquels les mandarins ont gravé la valeur en caractères chinois, s'appellent aussi des *écus de Tschop ;* presque tous ceux qui y ont cours, sont marqués de cette empreinte ; en outre, ils ont des entailles sur le bord, pour faire voir que c'est du bon argent. On entend encore, dans les magasins, une autre expression assez singulière, qui en est dérivée : on appelle *first Tschop*, les marchandises et autres objets de la première qualité : et *second Tschop*, ce qui est d'une qualité inférieure.

perches. La factorerie des *Hollandais* et celle des *Anglais* ont, sur le devant, des galeries couvertes, qu'on désigne ici par le mot indien *Veranden*. Toutes les factoreries, surtout celle des Anglais, sont spacieuses et meublées avec beaucoup de goût; mais elles n'ont qu'un seul étage. Le faubourg de *Canton*, dans lequel elles sont situées (car aucun Européen n'ose entrer dans la ville elle-même) a beaucoup de rues qui ne consistent qu'en magasins de marchands, dont quelques uns sont si remplis de marchandises européennes, qu'en y passant on se croit transporté dans une de nos villes. La *Merceria* de Venise, et ce faubourg, ont beaucoup de ressemblance. On y trouve presque tous les

objets qu'on trouve dans les ports de l'Europe ; ce sont surtout les vivres qui ne laissent rien à desirer, soit pour la bonté, soit pour la quantité et le prix. On y a la meilleure viande, des légumes et des fruits excellents. Les habitants de *Canton* ont porté l'imitation des meubles, des outils et des ustensiles de toute espèce, fabriqués en Europe et surtout en Angleterre, au point qu'on y fabrique beaucoup de ces choses, surtout de l'argenterie commune, des malles, etc., aussi bien et à meilleur marché qu'en Angleterre. Les tailleurs chinois, qui sont en grande quantité à *Canton*, travaillent presqu'aussi bien que les tailleurs anglais, à un prix moindre de moitié. Comme on y fabrique beaucoup

d'étoffes de soie et de coton, il n'y a peut-être point d'endroit où l'on puisse s'habiller à meilleur marché.

On y blanchit le linge supérieurement bien, et à meilleur compte que dans aucune de nos capitales. On comprendra aussi aisément quels avantages multipliés *Canton* offre aux vaisseaux qui y viennent ; mais il faut employer la plus grande circonspection, si on ne veut pas être trompé en faisant des affaires avec les habitants de cette ville. On accuse la nation en général de manquer de probité, de s'applaudir même de ses fraudes, et de les regarder comme très-ingénieuses. Dans ce sens, les habitants de *Canton* sont très-ingénieux, et peu de

personnes auront quitté cette ville sans en avoir été convaincues à leurs dépens. On peut, avec beaucoup d'attention, prévenir la ruse des marchands de *Canton ;* mais on ne peut que s'armer de patience contre les friponneries évidentes du *Hupu*, (c'est-à-dire du receveur des douanes de l'Empereur) et des autres mandarins. Les capitaines de vaisseaux sont obligés de payer à ces voleurs *dix pour cent* de plus que l'Empereur ne leur demande : à ce titre tout grand vaisseau leur donne deux mille deux cents *taels* ou onces d'argent ; mais en outre ils demandent encore de chaque vaisseau *mille neuf cent cinquante taels*. Cette dernière somme n'était au commencement qu'un don volontaire ; dans

la suite on l'exigea ; à présent c'est un droit établi.

Il n'est permis à aucun Européen de faire des affaires avec tout le monde, mais seulement avec dix négocians qu'on appelle *Cohong*, ou plus communément *Hung*. Le *Hupu* en exige ce qui lui plaît, et leur permet, de son côté, de demander pour leurs marchandises ce que bon leur semble. Pendant les deux mois qui précédaient notre arrivée à *Canton*, ces *Cohongs* avaient été obligés de payer au Hupu près de huit cents mille francs ; et comme le séjour des négocians européens à *Canton* durait encore quatre mois, on voit facilement à quelles sommes immenses montent ces exactions. Ce qu'il y a de plus humiliant dans

le commerce que les Européens font à *Canton*, c'est qu'on ne leur permet d'y rester que pendant une partie de l'année, et qu'ils sont obligés de passer le reste du temps à *Macao*. Les factoreries, quoique construites à leurs frais, ne leur appartiennent point, mais aux possesseurs du sol sur lequel elles se trouvent. On ne leur permet pas d'acheter le terrain; ils ne sont donc que locataires, quoique dans leurs propres maisons. Quoique les Européens payent toujours comptant, soit en espèces, soit en marchandises, ils sont néanmoins obligés de donner leurs marchandises à crédit, et de partir sans une garantie légale. Dans ces déplacements annuels de *Canton* à *Macao*, et de

*Macao* à *Canton*, ils sont obligés de payer chaque fois de nouveau le péage pour tous les meubles et effets qu'ils prennent avec eux, de sorte qu'ils n'ont rien pour lequel ils n'aient payé les droits douze fois et plus souvent.

Jusqu'à l'arrivée de l'ambassade anglaise à *Canton*, il n'y avait point de moyen de s'adresser au vice-roi, ni directement, ni par écrit. Il était sévèrement défendu d'enseigner à aucun étranger la langue chinoise; et, selon les mœurs du pays, on crut le vice-roi beaucoup trop élevé au dessus du négociant, pour que celui-ci eût osé lui adresser directement ses plaintes par le moyen d'un interprète.

L'état de négociant est très-mé-

prisé à la Chine. Les négocians étrangers sont d'autant plus sensibles à cet outrage, que leur état est respecté dans tous les pays civilisés de l'Europe. Les Anglais en souffrent doublement, parce qu'on les regarde comme les plus *féroces* de tous les *barbares ;* car c'est de ce nom que les Chinois désignent les *Européens*. Ce sont leurs matelots qui ont valu aux Anglais cette dénomination honorable. En effet il faut convenir qu'ils ne se distinguent pas par leur douceur. Les Européens qui font le commerce de la Chine, n'ont qu'un moyen de faire diminuer le mépris et même les insultes publiques auxquelles ils sont exposés dans ce pays, c'est de ne pas choquer les

Chinois par leurs mœurs. On se fera quelque idée des insultes auxquelles les Européens y sont exposés, si je dis que la populace s'est quelquefois permis de leur jeter des pierres. Le dernier des mandarins se croit au dessus d'un négociant.

Le trait que je vais citer prouve que l'ambassade aurait été traitée avec le même mépris, si la conduite que le vice-roi tint envers elle, ne l'eût empêché. Plusieurs personnes de *Canton* étaient allées au devant du vice-roi jusque dans la province de *Kiansi*. Quelques propos ridicules qu'elles lâchèrent, nous firent bientôt voir qu'elles étaient dans l'opinion que toute la nation anglaise n'était composée que de marins et de négociants,

c'est-à-dire, d'après leurs idées, d'hommes les plus vils. Elles furent fort étonnées des marques d'affection et de cordialité que les mandarins élevés qui nous accompagnaient, donnaient aux premières personnes de l'ambassade; mais les manières libres et familières de celles-ci envers ceux-là, les remplirent d'indignation : ceci leur parut insolent, et ils se permirent à ce sujet des réflexions assez impolies dans leur anglais estropié. Au commencement personne n'y fit attention, jusqu'à ce qu'un événement plus sérieux contribua à faire voir dans tout son jour leurs intentions envers l'ambassade. Deux de nos savants étaient allés un jour à terre pour herboriser. Un mandarin de

*Canton*, d'un rang assez élevé, les aperçut. Ou il ne sut pas qui ils étaient, ou il ne voulut pas le savoir ; il ordonna donc à un soldat de les faire retirer. Ceux-ci refusent ; le soldat les frappe. Pleins de surprise et d'indignation, ils accourent vers le mandarin qui en avait donné l'ordre, et l'obligent de venir avec eux sur le bateau des deux mandarins impériaux qui nous accompagnaient. Il pâlit, et se met à demander pardon ; mais un affront tel que celui-ci ne pouvait rester impuni. Le vice-roi lui ôta sa dignité, et il lui fit encore donner quarante coups de bambou. Toutes les sollicitations de notre part ne purent pas garantir le soldat d'une punition plus cruelle. On lui perça

le bout des oreilles avec un fer rouge ; on le frappa inhumainement, et on finit par l'étendre et l'attacher sur une machine qui lui causait toujours de nouvelles douleurs.

Ce qui prouve encore à quel point à Canton, on regarde les européens comme des barbares qui ne méritent point de confiance, c'est la contrainte qu'on leur y fait éprouver. Les *factoreries*, et quelques rues étroites du fauxbourg, sont les seuls endroits où ils sont tolérés. Ils n'osent aller ni à la campagne, ni dans la ville, ni monter le fleuve. On m'a dit qu'autrefois ils jouissaient de ces libertés ; mais que la conduite déréglée des matelots avait obligé de les en priver. Quoi qu'il en soit,

il est probable qu'ils pourront recouvrer non-seulement celles-ci; mais encore d'autres, si le gouvernement anglais juge à propos d'entretenir et de resserrer davantage les liens qu'il vient de former avec le gouvernement de la Chine. Pendant le séjour de l'ambassade à *Canton*, le vice-roi publia déja en faveur des Anglais et de tous les autres européens, plusieurs ordres, dont les deux principaux sont, qu'à l'avenir on n'exigerait des vaisseaux que le péage impérial, et que le principal envoyé des négocians anglais aurait toujours libre accès chez lui. Le temps fera voir si ces dispositions subsisteront aussi dans la suite.

Cependant, lors même que ces

facilités n'auraient pas lieu, quand le commerce serait encore plus gêné qu'il ne l'est, et quand l'une ou l'autre nation le ferait cesser entièrement, serait-ce une véritable perte pour l'Angleterre et la Chine? ou la perte qui en résulterait ne serait-elle pas plutôt pour quelques individus seulement? Des personnes que je crois assez bien instruites à ce sujet, prétendent que le commerce avec la Chine est de toutes les branches de commerce la moins avantageuse pour l'Angleterre. En 1792, le surplus montait, en faveur des Chinois, à deux millions et demi de livres sterling, dont la plus grande partie fut payée en argent. En 1793, on avait amené de *Canton* en Angleterre vingt-trois millions de livres

de thé, et la balance était encore en faveur des négociants de *Canton*, de la même somme à-peu-près que l'année précédente. Il est vrai que la Compagnie, et sur-tout ses membres qui vivent en Chine, et les capitaines des vaisseaux employés à ce commerce, gagnent beaucoup; mais est-il avantageux pour le pays de multiplier les besoins et les dépenses du peuple, en lui fournissant abondamment des denrées, dont il apprendrait bientôt à se passer aisément et volontiers?

Une autre question qu'on pourra élever, c'est de savoir si ce serait un mal pour la Chine que le commerce des européens à *Canton* vínt à cesser? — Comment en douter? me dira-t-on. Les millions qui y sont

portés de l'Europe, pour du thé et d'autres productions, entretiennent nécessairement une quantité de plantations et de manufactures chinoises ; et si cette source tarit, des milliers de gens seront réduits à l'indigence. Personne ne niera qu'une partie des trésors de l'Europe tombent en partage aux pauvres cultivateurs et fabricants de la Chine ; mais les deux tiers des sommes importées en Chine servent à enrichir des mandarins avides, qui en dépouillent les négociants appelés *Hung*, dont j'ai parlé plus haut. Malgré cela, ceux-ci en retirent un profit considérable, qu'ils dissipent en jardins, maisons, etc. Il est naturel que ces dépenses cesseraient, et que *Canton* en souffri-

rait infailliblement. Mais, quelles idées se fait-on du pays le plus vaste et le plus riche du monde, auquel appartiennent encore tant d'autres pays aussi considérables ! Qu'on connaît peu les ressources inépuisables, et en partie encore tout-à-fait intacte de la Chine, si l'on peut se persuader que l'influence d'un tel événement se ferait sentir dans tout l'empire ! *

* C'est ce que fait *Sonnerat*, dans ses voyages. Cet homme n'alla jamais plus loin qu'à *Canton*, et cependant, il osa blâmer avec amertume *Lecomte*, et d'autres missionnaires qui avaient passé presque toute leur vie en Chine. Mais, supposons qu'il ait raison autant qu'il a tort, on ne pourrait rien en inférer contre les relations des missionnaires. Celui qui a été en Chine, les trouvera en général fidelles et vraies. Qu'il est petit, l'homme qui blâme le mérite reconnu, parce qu'il y voit encore quelques taches !

Mais quelle est la langue que les européens peuvent parler à *Canton*, s'ils ne veulent ou n'osent apprendre la langue du pays? Lorsque Albuquerque eut fait connaître en Asie la puissance du Portugal, on apprit le portugais dans toutes les îles et les côtes de ce continent; et encore aujourd'hui, un mélange singulier, qui approche le plus de cette langue, est le meilleur moyen de se faire comprendre dans presque toute l'Asie. A *Canton*, les habitants du pays et les étrangers, quelle que soit d'ailleurs leur langue, se servent de beaucoup de mots portugais; par exemple : *Comprador*, *Fiador*, *Mandarin*, etc. Mais depuis que la puissance et le commerce de la Grande-Bretagne ont pris le dessus,

on commence à parler en Asie un patois anglais. Tout habitant de *Canton*, qui a quelque liaison avec les européens le parle, quoique plusieurs d'entre eux comprennent encore le portugais. A peine peut-on s'empêcher de rire, lorsqu'on entend la première fois parler l'anglais de *Canton* *. Cependant les Chinois s'imaginent si bien savoir l'anglais, qu'ils disent souvent aux étrangers qui ne savent pas leur jargon : *You no sçavee that english talkee ?* vous ne savez pas l'anglais? J'ai déja dit plus haut, qu'il n'est permis à aucun Chinois d'enseigner la langue de son pays. Cela n'empêche cependant pas

* En voici quelques exemples : *To much good*, très-bien ; *he hap gone walkee walkee*, il est sorti ; *chop*, *chop*, vîte.

que quelquefois un européen empressé de l'apprendre ne trouve quelque Chinois qui, lorsqu'il est bien recompensé se charge de la lui enseigner ; c'est en partie à ces européens que nous devons la traduction des livres chinois que nous possédons.

Cependant quoique, depuis plusieurs années, une grande quantité de négociants européens demeure à *Canton* et à *Macao*, d'un côté cette defense et de l'autre les grandes difficultés que les caractères chinois offrent à ceux qui desirent l'apprendre, ont été la cause qu'en général nous ne sommes encore que très-peu versés dans la littérature chinoise. Si l'on pense que depuis à peu près un siècle la Propagande

fait élever à Naples douze Chinois qui, après y avoir fait leurs études, retournent dans leur patrie, comme missionnaires, et qu'ils sont toujours remplacés par d'autres Chinois, dont la plupart ont une connaissance suffisante des caractères de leur langue, on a lieu d'être surpris que ce ne soit pas par ceux-ci que nous ayons eu quelques traductions d'ouvrages chinois. Mais la prédilection innée pour la littérature de leur patrie, le desir si naturel chez les savants de déterrer et de communiquer des ouvrages inconnus, ou enfin le but plus relevé de reculer les bornes des connaissances humaines ou de les perfectionner, est étouffé chez les élèves de la Propagande, par l'idée

vive et puissante qu'un prêtre catholique commettrait un grand péché en publiant des livres payens, et qu'une telle occupation ne se concilie guère avec la conversion de leurs pauvres compatriotes ignorants, vivant dans l'idolâtrie, et étant par conséquent des enfants du démon J'ai vu moi-même un missionnaire, chinois de naissance, rempli d'une horreur sacrée, refuser d'expliquer le *titre* d'un livre qui traitait d'une idole chinoise. Si les missionnaires français en avaient agi de même, nous ne saurions encore rien sur la Chine.

Outre les Chinois qui ont été élevés en Europe dans la religion catholique, il y a encore quelquefois des habitants de *Canton*, qui vont

en Angleterre : mais ce sont des gens du bas peuple, et ignorants, dont on ne peut rien espérer ; aussi ne font-ils ces voyages qu'à la hâte, et la crainte fait qu'ils retournent à *Canton* aussitôt qu'ils le peuvent, sans oser jamais y faire la moindre mention de leur voyage.

Parmi les peuples de l'Asie, qui font le commerce avec *Canton*, les Arméniens sont le principal et le plus riche. Je n'ai jamais pu avoir des notions exactes sur l'étendue et sur l'espèce de leur commerce. Ils ressemblent assez aux européens par la couleur de leur corps et par leur habillement, qui ne diffère qu'en ce qu'au lieu de chapeaux, ils ont de hauts bonnets de velours noir, et par dessus les culottes une

espèce de jupon qui ne va que jusqu'aux genoux. Ils parlent portugais, et fréquentent beaucoup les européens.

Il me reste encore à faire sur l'origine, le gouvernement, la population et la musique des Chinois, quelques observations que je crois devoir placer ici.

Les savants se sont donné longtemps beaucoup de peines pour discuter l'origine de cette nation ; mais il serait ridicule à moi de prétendre déterminer laquelle de ces différentes opinions est la meilleure. Cinq mois que j'ai passés dans ce pays, ne suffisent pas pour m'ériger en juge entre *Desguignes*, *de Paw* et *Sir Williams Jones* ; cependant je me permettrai de dire que l'opinion

que ce dernier philosophe a développé dans les *Recherches Asiatiques*, me paraît la mieux fondée. Cet homme respectable montre, entr'autres, par les révélations du *Menu*, écrites en sanscrit, que les *Tscheinas* ou Chinois sont sortis des Indes.

Ils sont gouvernés dans ce moment par *Tschien-lung*, le quatrième Empereur de la dynastie tartare ; cependant on croit qu'il coule dans ses veines plus de sang chinois que de sang tartare. Voici les raisons sur lesquelles cette opinion est fondée. Son père avait été un des adorateurs les plus ardents de *Lama* et de *Puhssa* ; et comme ses femmes, par inclination ou par contrainte, témoignaient autant de

dévotion, les prêtres eurent le libre accès de son *harem*. La mère de l'Empereur actuel se distinguait surtout par sa piété, et eut souvent avec un beau prêtre chinois, des entretiens dans lesquels il ne lui donna pas uniquement des consolations spirituelles. Lors du grand tremblement de terre, à *Peking*, quelques concubines de l'Empereur furent ensevelies sous les ruines : on y trouva de même le prêtre zélé à côté de la mère pieuse de l'Empereur. Les soupçons qu'on avait eus jusqu'alors ne furent pas dissipés. Quoi qu'il en soit, car il faut se méfier des relations des missionnaires, lorsqu'ils parlent des prêtres d'autres religions, il est évident que l'Empereur a beaucoup de prédi-

lection pour les Tartares. Un étudiant de cette nation obtient facilement le mandarinat ; un Chinois, au contraire, n'est jamais reçu au nombre des mandarins, s'il ne réunit pas beaucoup de connaissances. Aussi l'Empereur exerce-t-il un pouvoir despotique sur les mandarins tartares ; sans égard pour leur rang, il les fait quelquefois punir par des coups de bambou, humiliation que le mandarin chinois a rarement à craindre.

*Tschien-lung* est chéri et estimé en Chine ; mais on aurait tort de croire que la jalousie des grands de la Chine et du peuple, contre le gouvernement tartare, ne subsiste plus. Ces deux nations se haïssent au fond de leur cœur ; et nous avions

souvent l'occasion d'observer que, parmi les Chinois, le mot de *Tartare* est synonyme de ceux de cruel et méchant. Un de nous se plaignit un jour d'avoir mal aux dents. « Pourquoi, lui dit un de nos mandarins, ne demandes-tu pas au médecin un remède pour calmer les douleurs? — Je l'ai fait, répondit l'autre, mais il veut m'arracher la dent. — *Oh le tartare !* s'écria le mandarin !.... » Une autre fois on avait enlevé tous les vases de porcelaine d'un des palais où nous devions passer la nuit : le mandarin tartare, qui en avait la surveillance, fut appelé pour en rendre compte. Il répondit avec opiniâtreté qu'il n'en savait rien, et qu'il ne s'en souciait pas. *Tscho-ta-dschin* lui fit

alors donner des coups de bâton, sans autre forme de procès. Le tartare en fut si peu ému, que cette punition fut encore répétée deux fois, et que le nombre des coups fut doublé. Enfin il avoua avoir quelque connaissance des vases en question : irrité de cet entêtement, le mandarin chinois s'écria : « *Oui, un tartare reste toujours un* « *tartare.* » Ce qui augmente encore la haine des Chinois contre cette nation, c'est que les premières dignités de l'empire, celles de vice-roi, de *Colaos*, etc., ne sont presque jamais données qu'à des seigneurs tartares. Cette mesure est sans doute très-nécessaire ; car, à ce que les Chinois prétendent, l'Empereur actuel craint si fort de perdre le trône

de la Chine, qu'il fait fondre en grandes masses tout l'argent dont il n'a pas absolument besoin, pour le faire entasser dans de vastes souterrains sous le lit d'une rivière près de *Mugden* en Tartarie. Ce qui est sûr, c'est que beaucoup de Tartares d'un rang élevé, font transporter de la Chine en Tartarie les cadavres de leurs ancêtres enterrés depuis longtemps, parce qu'ils appréhendent d'être obligés de quitter un jour ce beau pays, et que cependant ils ne pourraient pas supporter l'idée d'abandonner aux insultes de leurs ennemis les cendres révérées de leurs pères.

L'Empereur actuel de la Chine serait respectable, quand même il ne serait que simple particulier; mais,

dans un monarque, le mérite personnel est d'autant plus louable et important, que son influence est plus grande. Ses ennemis eux-mêmes conviennent que les devoirs de gouvernant lui sont sacrés. Tous les matins il se lève à deux heures, fait sa prière dans un temple de *Lama*, et s'occupe, presque tout le reste de la journée, d'affaires du gouvernement. Ses connaissances profondes et étendues de l'empire, des mœurs et des événements qui se renouvellent toujours, le mettent à même de découvrir souvent des fautes, malgré les efforts trop souvent heureux de ses ministres pour le tromper, et il ne perd de vue aucun de ceux par lesquels le pays est administré, depuis le premier

*Colo*, jusqu'au dernier mandarin. Il lit lui-même tous les rapports, placets, projets, etc. Pour cette raison, il faut que tout soit écrit avec la dernière exactitude, si on ne veut pas s'exposer à des reproches sévères, et à des explications auxquelles on ne s'attend pas; souvent pour une expression qui manque de précision, ou pour un caractère écrit négligemment, il a privé des mandarins de leurs emplois.

L'Empereur est un des plus grands hommes de lettres de son empire (on sent aisément pourquoi je dis homme de *lettres*); il sait le chinois et le tartare si bien, qu'il a composé des poésies dans les deux langues, dont la plus célèbre est celle *sur le Thé*, qu'on donnait aussi en Eu-

rope par une traduction française. J'ai déja dit plus haut, combien son extérieur est avantageux. Il se propose de se démettre de l'empire à l'âge de quatre-vingt cinq ans, qui sera la soixantième année de son règne. Pendant que l'ambassade était encore à *Macao*, l'Empereur fit publier cette résolution. Mais jusqu'à cette époque il continue de travailler avec la même assiduité. Cette activité extraordinaire est cause qu'aucun mandarin n'a encore osé jusqu'à présent refuser une charge en s'excusant sur son grand âge; à de pareilles excuses l'Empereur répond aussitôt: « Ne voyez-vous « pas que quoique je sois âgé, je « remplis encore exactement mes « devoirs? » Les quatre-vingt trois

ans de l'Empereur, d'ailleurs, n'ont pas rendu ses *harems* inutiles ; il en a un dans la Chine, et un autre dans la Tartarie. Le nombre des femmes qu'on me dit y être entretenues, me parut exagéré. En Chine, les filles étant un objet considérable du commerce intérieur, les fournitures de femmes qu'il faut faire au *harem* de l'Empereur, n'y sont pas onéreuses pour le peuple. Mais, dans la Tartarie, à ce qu'on m'a dit, toutes les filles de dix-huit ans sont obligées de se présenter devant de certains eunuques, qui connaissent le goût de l'Empereur et qui choisissent en son nom. Elles n'obtiennent la permission de se marier, que lorsque ceux-ci ont déclaré qu'elles ne

sont pas propres au service du *Khan*.

Les filles de l'Empereur épousent ordinairement des tartares d'un rang élevé. Le vice-roi précédent de *Canton*, qui est passé en Tartarie, et le fils du grand *Colo*, dont nous avons fait mention, en ont chacun obtenu une. Les premiers courtisans même ignorent encore lequel des fils * de l'Empereur lui succédera ; car ce n'est pas le droit d'aînesse, mais la volonté du souverain qui en décide. On dit qu'il dépose son testament dans une pagode, et que le prince qui y a été désigné pour successeur, n'ap-

* Il en a eu dix-sept, dont il n'en existait plus alors que quatre.

prend ce choix qu'après l'ouverture du testament.

Les princes mènent, depuis leur douzième année, une vie fort pénible, tant à cause de l'opiniâtre roideur que les lois de leur pays prescrivent à leur état, qu'à cause de la sévérité tyrannique de leurs maîtres. Le nombre même et la qualité de leurs mets est fixé. Pendant cette minorité, ils n'ont point de revenus, et ils sont obligés de s'adresser à l'Empereur pour satisfaire aux premiers besoins de la vie. On remet à leur gouverneur en chef les critiques les plus sévères de leur conduite, et de leurs progrès dans les sciences et dans l'art militaire ; et malheur à ceux qui n'ont pas de bons

témoignages! A l'âge de vingt-cinq ans, ce genre de vie cesse ; on leur donne alors un petit revenu, et on les élève à une espèce de royauté.

Les détails que les missionnaires ont donnés sur la population de la Chine, ont été regardés par beaucoup de personnes comme des fables ridicules. Que dira-t-on de l'évaluation suivante, qui s'élève presqu'au double? Mais, que le lecteur en juge par lui-même. La population de l'empire est consignée tous les ans, avec beaucoup d'exactitude, dans les registres des douanes impériales. *Tscho-ta-dschin* procura à l'Ambassadeur une copie de ce registre, où la population des différentes provinces était calculée à

part. La somme entière monta à *trois cent trente-un millions, quatre cent mille ames* *. Les missionnaires de *Peking*, parmi lesquels il y a des hommes très-respectables, et fort ami de la vérité, ne doutent pas de l'exactitude de ce nombre ; et s'il m'est permis de dire mon opinion, je ne crois pas non plus qu'il soit exagéré. En Chine, l'eau même est habitée ; car il est assez connu que des milliers de Chinois passent toute leur vie dans de petites barques sur les rivières ; ils y sont nés, s'y marient, et y meurent, sans avoir ja-

* Dans la liste de l'Ambassadeur, tous les pays tributaires, par exemple, *Tibet*, l'île de *Haïnan*, *Tunking*, *Formosa*, etc. sont comptés ; de sorte que le nombre de *deux cents millions*, que les missionnaires donnent pour la Chine seule, est le véritable.

mais eu d'autres patrie. Tous les fardeaux qu'on ne peut pas transporter par eau, sont partout transportés par des hommes, comme je l'ai dit plus haut ; et s'il est vrai, comme l'assure un missionnaire de *Peking*, que pour quatre écus espagnols on puisse acheter autant de riz ( nourriture principale des Chinois ) qu'il en faut pour un homme dans une année, quel est le pays où l'on puisse vivre à meilleur marché, et qui soit en état de nourrir un plus grand nombre d'habitants ? De l'autre côté, cette prodigieuse population fait que des milliers d'habitants meurent de faim lorsqu'il y a disette de riz, comme le prouvent toutes les relations de ce pays. Une autre suite, non moins

triste de cette population prodigieuse, est le peu de cas qu'on y fait de la vie des hommes ; ce dont nous avons vu plus d'une fois des exemples, est l'horreur de voir, dans les famines, beaucoup de pauvres manger leurs enfants ; ce qui est assez connu, quoique les Chinois n'en conviennent pas.

On ne peut guères dire quelque chose de nouveau sur la musique des Chinois ; leurs instruments sont assez connus : on sait qu'ils manquent et d'harmonie et d'oreille. Ceux de nos chants qui sont lents et graves leur plaisent. Le Père *Grammond*, à *Peking*, me dit qu'ils sont ravis du son argentin de nos clavecins, piano, et flûtes ; mais toutes nos tierces ou quintes, quel-

qu'agréables qu'elles soient à nos oreilles, ne leur paraissent que des dissonances. Ils n'aiment que les octaves, et lorsqu'ils font de la musique avec des instruments à cordes, la *Samm-jinn*, dans le langage des mandarins, *Sann-jenn*, c'est-à-dire, espèce de téorbe à quatre cordes, joue presque toujours l'air dans l'octave inférieure. La *Samm-jinn*, la *Yuthomm* ( mand. *Yiokenn* ), une espèce de guitare, et la *R'jenn*, instrument à deux cordes, avec un arc de poil, sont assez agréables; mais les Chinois les accompagnent toujours d'un bruit si étourdissant, fait avec un grand bassin, quelques tambourins et des claquets, que l'effet des sons doux et plaintifs de ces instruments, en est en-

tièrement détruit. La *R'jenn*, ressemble à un marteau de bois grossier, dont la tête est creusée, pour produire un son plus fort. Les deux cordes de l'instrument ne portent sur aucun manche; malgré cela, on les touche avec les doigts comme celles du violon. Le son de la *R'jenn*, est un peu rauque, et ne gagne rien à être joué; car au lieu de faire les passages des accords par une suite de tons simples, ils se traînent par tous les demi-tons et quart de tons qui y sont interposés: de sorte que l'oreille d'un européen en est bientôt fatiguée, quoique employé avec ménagement, comme dans notre musique, l'effet en serait agréable. Je dirai la même chose des tremblements continuels

qu'ils exécutent sur cet instrument. Leur flûte de bambou, qui ressemble à nos fifres, a un ton doux et mélancolique, qui convient beaucoup aux airs élégiaques de leurs chansons populaires. Les Chinois, même les garçons, chantent presque toujours en fausset ; ce qui choque beaucoup nos oreilles. Il y a des personnes qui comparent le chant des Chinois au miaulement des chats ; et leurs tremblements réitérés rappellent le cri d'une chèvre à l'étranger qui les écoute. Il est d'ailleurs très-faux, quoique plusieurs personnes le prétendent, qu'il n'y ait pas de cadence dans la musique des Chinois. Cette opinion est peut-être absurde en elle-même, sans même qu'on ait besoin

de s'en rapporter à l'expérience. Il est aisé de se convaincre que la cadence n'est pas l'ouvrage de la réflexion, comme nos notes de musique; mais qu'elle accompagne nécessairement toute espèce de mélodie. Il y a en effet des individus qui n'ont point de sens pour la cadence; mais ce sont des exceptions, et jamais on n'a trouvé une nation entière composée de tels individus. Les Chinois ont de petites baguettes nommée *Schiak-pann*, et le tambourin appelé *Ssuchu*, qui sont particulièrement destinés pour indiquer la cadence, lorsqu'ils chantent dans leurs spectacles; et je puis m'en rapporter au témoignage de tous les connaisseurs qui se trouvaient dans notre ambassade, que dans la

*Cochinchine*, où, comme tout le monde le sait, les mœurs diffèrent peu de celles de la Chine, nous entendîmes exécuter par quatre actrices un chant à reprises très-mélodieux, qui se terminait par un refrein. A *Canton*, où nous fûmes étonnés du jeu supérieur d'une société de comédiens de *Nanking*, nous fûmes encore surpris par un opéra, où il y avait non-seulement des récitatifs très-naturels, mais aussi des airs pleins d'expression, qui tous furent chantés avec la plus juste cadence, et accompagnés d'une musique instrumentale convenable.

La plus belle musique fut celle dont on nous fit jouir lors de la première présentation de l'Ambassa-

deur à *Dschecho*. Lorsque l'Empereur fut monté sur le trône, et qu'on eût observé un silence religieux, nous fûmes surpris des accords ravissants qui se firent entendre du fonds de la grande tente. Les sons doux, la mélodie simple, la suite d'accords purs, la marche solennelle d'un hymne majestueux donnaient du moins à mon ame cet essort qui transporte l'enthousiaste sensible dans des régions inconnues, mais que le philosophe froid, qui recherche partout les causes, ne saura jamais analyser. Je fus longtemps sans savoir si j'entendais des voix humaines ou des instruments, jusqu'à ce qu'enfin quelques-uns de nous apperçurent ces derniers. C'étaient des instruments à

cordes et une espèce de syrinx de bambou. L'hymne ressemblait aux chants religieux des protestants, mais il n'y avait point de haute-contre. Heureusement on ne se servait pas à cette occasion des baguettes de *Schiackpann* et du tambourin de *Ssuchu*, avec lesquels on indique ordinairement la cadence et qui ne font qu'étourdir les auditeurs; mais, à chaque mesure, on entendait une cymbale de métal, qui indiquait le commencement et le son de la mesure suivante, et qui ne faisait pas un mauvais effet. Ma vue basse et mon éloignement des musiciens, m'empêchèrent de voir d'autres détails.

Les danseurs de différentes nations, que nous vîmes à la même

occasion, avaient tous leur musique particulière ; mais ils étaient trop éloignés et trop peu de temps sur la scène, pour que j'aie pu faire des observations plus exactes, et d'ailleurs leur musique n'eût rien de remarquable. Je ne saurais rien dire de précis sur ce que les Chinois pensent de la musique que l'Ambassadeur avait amenée ; je ne m'en suis jamais informé expressément. Quelquefois j'entendis les mandarins, lorsqu'on leur demandait ce qu'ils en pensaient, répondre *chau*, c'est-à-dire, bien ; mais comme notre interprète me dit qu'ils ne trouvaient point plaisir à notre musique, je crois plutôt qu'ils ne donnaient cette réponse que par une politesse qui leur est si propre. Pen-

dant l'exécution de notre musique, j'observais toujours avec soin les visages des Chinois et des Tartares de différents rangs, mais je n'y pus voir des marques non équivoques d'un véritable plaisir. Le maniement singulier, ingénieux, et devenu facile par le long exercice de nos instruments de musique, devait d'ailleurs nécessairement exciter leur attention.

La musique militaire des Chinois est très-mauvaise, sans cadence, sans mélodie et sans la moindre expression. Des espèces de hautbois et de cors font entendre alternativement cinq ou six sons sans la moindre variation, lors même qu'ils jouent des heures entières; par intervalle on fait entendre aussi quelques sons de clairon, ce qui produit

un véritable hurlement de loups. Je ne saurais terminer ces observations sur la musique des Chinois, sans faire mention du chant de fleuve, qui nous réjouit beaucoup, dans les provinces septentrionales, surtout dans celles de *Petscheli* et de *Schantong*. *

Notre séjour à *Macao*, qui dura presque deux mois, fut le seul temps pendant lequel l'ambassade goûta quelque repos depuis son départ de l'Angleterre; et si *Macao* eut été aussi considérable que l'est l'île agréable de *Manille*, riche en argent, située à une petite distance de là, ce repos n'aurait pas été sans utilité. *Macao* cependant peu remarquable par elle-même, le de-

* Cette chanson est gravée à la fin de cette traduction.

vient par les établissements des Portugais. Cette île, que les Chinois appellent *Gaumin*, n'appartient pas toute entière aux Portugais, comme beaucoup de personnes se l'imaginent : il ne leur en appartient qu'une petite partie séparée du reste par un isthme et par une muraille qui y est élevée. Dans cette partie même, qui leur a été accordée du temps de leur puissance dans la mer des Indes, ils ne sont pas entièrement les maîtres. Outre l'énorme tribut de cinq cents mille ducats, qu'ils payent à l'Empereur de la Chine, il faut que le gouverneur se garde bien de choquer le mandarin qui demeure dans la ville où il y a beaucoup plus de Chinois que de Portugais, de sorte que ceux-ci se-

raient facilement expulsés s'ils s'avisaient d'enfreindre les conditions faites, ou s'ils s'opposaient aux empiétements continuels des Chinois sur les droits des Portugais *. Quelque fortifiée que soit la ville, elle ne tirerait pas grand avantage de ses fortifications. *Macao*, à l'exception de quelques arpents, ne consiste qu'en rochers, et tous les vivres qu'on y apporte viennent des îles situées dans la *Bocca-Tigris*. La cessation de ces approvisionnements produirait en peu de jours les suites les plus affreuses. Ceci engage les Portugais à y vivre entr'eux paisiblement et sans bruit. Le gouver-

* Le mandarin chinois traite le gouverneur portugais avec le plus grand mépris.

neur ne reste en place que pendant trois ans, au bout desquels il va à *Goa*, pour y rendre compte de son administration, et pour avoir, s'il s'est bien comporté, un gouvernement plus lucratif. La quantité d'églises et de monastères, très considérable en proportion de l'étendue de la ville, prouve assez la dévotion des habitants. Voici encore un fait qui en fait foi. Il n'y a pas longtemps qu'ils avaient envoyé des députés à *Peking*, pour s'opposer à un impôt injuste qu'on se proposait d'établir à *Macao*. Quoiqu'ils n'eussent pu obtenir leur demande, les Chinois de *Macao* furent cependant extrêmement fâchés de la démarche qu'ils avaient faite, et s'en vengèrent d'une manière très sensible

pour les Portugais ; ils firent porter pendant trois jours, dans les rues, toutes leurs idoles appelées par les européens *Dschos*, c'est-à-dire, *Dios*. Les Portugais avaient tant de répugnance de ces horreurs idolâtriques, qu'aucun d'eux n'osait sortir de sa maison pendant tout ce temps. L'Evêque offrit aux Chinois une somme considérable pour les engager à faire cesser ces processions ; mais cela ne servit qu'à exciter davantage les Chinois à continuer autant qu'il leur plût leurs tracasseries. Autrefois les jésuites avaient un couvent sur une île peu éloignée ; on n'en voit plus que les ruines. Comme les négociants européens n'osent rester à *Canton*, que pendant quelques mois, ils

passent à *Macao* le reste de l'année. Les Anglais, les Hollandais, les Suédois, les Français et les Espagnols y possèdent des *factoreries* bien bâties, dans lesquelles ils demeurent aussi, à l'exception des Anglais qui, en général, sont beaucoup plus nombreux et plus riches que les autres ; il n'y a que les chefs de leur compagnie qui demeurent dans la *factorerie* ; les autres Anglais occupent de grandes maisons bâties et meublées dans le goût anglais, mais qui appartiennent aux Portugais. Le commerce de *Macao* est si diminué, et les Portugais y sont si paresseux et se soucient si peu de rechercher de nouvelles ressources, que tous vivent dans la plus grande pauvreté. Les gens

qu'on appelle riches, ne vivent que du rapport de leurs maisons qu'ils louent à des étrangers. Les sommes considérables que les négocians étrangers, et surtout les Anglais, y dépensent, deviennent ordinairement le partage des Chinois plus industrieux. Ce sont eux qui fabriquent tout, et qui procurent aux européens ce qui leur est nécessaire; ils bâtissent toutes les maisons, et aucun travail ne leur paraît trop pénible ou vil, lorsqu'ils en sont payés. Ils sont presque les seuls domestiques des étrangers; car les Portugais ont des esclaves nègres. La situation de beaucoup de ces habitants est si malheureuse, qu'ils n'ont pas honte de trafiquer de l'honneur de leurs femmes. On en

raconte des traits scandaleux. On regarde cette pauvreté des Portugais comme la principale cause du défaut de liaisons sociales entre leurs familles et les étrangers, quoique, sans doute, la grande diversité des mœurs, la différence du langage et de la religion, et la jalousie des Portugais, y contribuent aussi beaucoup; du moins il est sûr que l'évêque et le clergé haïssent les négocians anglais comme les plus exécrables de tous les hérétiques. Le peu de liaison que les Anglais ont avec les autres européens dépend plutôt du caractère bizarre de cette nation, que d'autres raisons. La Propagande a constamment un procurateur à *Macao*, qui fait passer aux missionnaires dans les provinces de la Chi-

ne, l'argent qu'on lui a transmis, qui envoie des chrétiens chinois en Italie pour y faire leur éducation, et qui place dans leurs diocèses les missionnaires nouvellement arrivés. Il y a de plus ici un procurateur français qui était entretenu autrefois par les *missions étrangères*, mais qui, s'il ne recevait d'autres secours, serait entièrement abandonné. Ces deux ecclésiastiques sont des hommes du caractère le plus aimable et de mœurs irréprochables.

C'est à *Macao* que *le Camoëns* a écrit son beau poëme portugais *la Lusiade* (*). On connaît encore l'endroit où le pocte aimait à se pla-

* *Mickle*, l'a fait connaître aux Anglais par une traduction accompagnée de remarques.

cer ; il avait choisi un enfoncement dans un rocher élevé, qui est justement assez large pour s'y asseoir commodément. On y a vue sur différentes petites îles qui, lors du lever et du coucher du soleil, forment, quand la mer est calme, un groupe très-pittoresque. C'est de là qu'on peut le mieux observer la mer, *lorsqu'agitée par les fameux Typhons, elle s'élève en vagues immenses qui se brisent contre le rivage, avec le bruit du tonnerre grondant dans le lointain*. L'Océan des Indes, le théâtre des victoires éclatantes de sa nation qu'il a éternisée, se déployait devant ses yeux. En un mot, cet endroit est effectivement très-propre à échauffer l'imagination d'un poète.

*Macao* a une situation salubre: dans les mois de l'été il y fait si chaud, que de là est venu le proverbe des matelots anglais: « L'enfer n'est séparé de *Macao* que par « une feuille de papier. » Les îles *des Larrons*, qui en sont peu éloignées, sont encore habitées par des pirates qui font beaucoup de tort aux bâtiments chinois qui vont et viennent de *Canton* à *Macao*. Il serait facile pour toute puissance européenne d'exterminer ces pirates; mais le gouvernement chinois est trop négligent ou trop faible pour l'entreprendre.

---

## CHANSON CHINOISE.

---

DANS le mois de janvier 1796, du Journal du Luxe et des Modes (*Journal des Luxus und der Moden*), qui paraît depuis plusieurs années avec succès à Weimar, M. Hüttner avait publié quelques observations sur la musique des Chinois. Il y avait joint la Chanson suivante, dont il a été question ci-dessus, à la page 247.

L'intention de l'Editeur de ce Voyage était d'y ajouter cette Chanson, ainsi que la musique ; ce n'est que par un oubli involontaire, et la précipitation qu'on a mise dans la publication de ce petit Voyage,

pour prévenir le contrefacteur, qu'elle n'y a pas été insérée.

Le Traducteur a cru faire plaisir aux Lecteurs français en leur offrant cet échantillon de musique chinoise, avec les observations que M. Hüttner avoit publiées alors. Il pense qu'il existe réellement quelque ressemblance entre la musique chinoise et celle des anciens Grecs.

« Les rameurs des Grecs, con-
« tinue-t-il, ramaient aussi en ca-
« dence, et un inspecteur particu-
« lier l'indiquait avec un marteau.
« Ils avaient même leurs refrains
« particuliers : tel est cet *Oobob*,
« *oobob*, *rhupapæ* des rameurs dans
« une piece d'Aristophane.

« Dans les provinces septentrio-
« nales de la Chine, principalement

« sur les côtes, les marins ont l'ha-
« bitude d'accompagner les mou-
« vements de leurs rames d'une
« chanson qui est très-agréable et
« qui, dans l'éloignement, cause
« beaucoup de surprise. Le capitaine
« commence, l'équipage répond. Ils
« évitent par-là l'ennui, et leur at-
« tention se soutient avec la régula-
« rité du mouvement des rameurs.
« Je me souviens encore, avec un
« plaisir très-vif, de la soirée où nous
« fûmes envoyés, sur une petite bar-
« que, par Lord Macartney, et où
« nous entrâmes la première fois
« dans l'embouchure du fleuve *Paï-*
« *ho*, dans la province de *Petscheli*;
« des barques, plus ou moins gran-
« des, passaient par centaines devant
« nous, pour aller vers le port, en

« répétant toujours leur chant :
« *Haïo-di-haïo.*

« La foule et l'agitation sur les « barques, le mouvement cadencé « des rameurs nombreux, et l'écho « de ce chant, répété de tous les « côtés par quelques centaines de « voix, formaient un tableau si « vivant, si animé que Londres, « Liverpool, Venise, et les autres « ports que j'ai vus, me parurent « insignifiants en comparaison de « celui-ci.

« Mais, il ne s'agit ici que du « chant des rameurs ; comme un air « sans parole ne signifie rien, et que « personne ne savait traduire ce « chant chinois, un médecin de la « suite de Macartney, M. Sharp, « composa quelques couplets ana-

« logues, qui se terminent par les « mots du refrain chinois. M. Kambra, habile compositeur saxon, « qui vit dans ce moment à Londres, « les mit en musique, en conservant « scrupuleusement l'air du refrain, « qui est véritablement chinois, et « qui est le point essentiel. Cette « coutume orientale de chanter en « ramant, s'observe sur presque « toutes les îles et les côtes de l'Asie. « J'ai entendu moi-même un chant « semblable des Malais, à Batavia « et dans la Cochinchine; mais ni « l'un ni l'autre n'égale en harmonie « celui des Chinois. »

On a cru devoir donner, avec le texte original anglais de cette chanson, non-seulement la traduction française adaptée au même air, mais

aussi la traduction allemande. Les personnes qui connaissent l'une ou l'autre de ces langues n'en seront pas fâchées, et les autres ne le trouveront pas mauvais.

---

# LE RAMEUR DU PAI-HO.

Tu déroules à longs replis,
O Pai-ho ! ton cristal liquide.
La Jonque * suit tes bords fleuris,
Docile au Rameur qui la guide,
Et qui, courbé sur l'aviron,
Apprend à l'écho sa chanson :
Heïho, heïhaou, heïho, heïhaou ;
Heihodi, heïhaou, heïhaou, heïhaou.

Ralentis le cours de tes eaux
A l'aspect de ces champs fertiles :
Vois se glisser dans tes roseaux
Cet essaim de Nymphes agiles,
Qui suit d'un pied leste et mignon **
Et le Rameur et la chanson :
Heïho, etc.

* Dénomination chinoise des barques dont on se sert sur les canaux et sur les rivières.

** Allusion aux petits pieds des Chinoises.

# THE PEYHO BOATMAN.

THE silver waters gently flow
Amidst thy windings banks, Peyho,
The stately Junks * are mov'd along,
While boastmen with their lofty Poles
And chearful toil soon clear the shoals
Resounding to their jocund song:
Higho, highau, higho, highau,
Highodee, highau, highau, highau!

As on they trace thy mazy bounds,
Where gaily smile the cultur'd grounds,
The village nympho, that shun the throng
With caution's step oft slily meet
Or lightly trip on fairy feet **
To listen to the boatsmen song:
Higho, etc.

* Voyez la note de la traduction française, p. ci-contre.

** *Ibid.*

# DER PEYHO SCHIFFER.

Da wo des Peyho Silberflut
In China's grünen Armen ruht,
Da wimmelt es den Fluss entlang
Von Schiffchen, præchtig ausgeziert;
Die vogelschnell der Rudrer führt,
Und alles schallt im frohen Saug:
Heiho, heihau, heiho, heihau!
Heihodie, heihau, heihau, heihau!

Und wenn nun Jonken *, gelb und grün,
Længs schœnbeblümter Ufer ziehn,
Seht, wie da manches Nymfchen springt,
Wie sie das kleine Füsschen ** dreht,
Und trippelnd an dem Ufer steht,
Und lauscht, wie alles jubelnd singt.
Heiho, etc.

* Voyez la note de la traduction française, p. 264.
** *Ibid.*

F I N.

# TABLE

DU

# VOYAGE A LA CHINE.

L'abréviation *qq* veut dire quelque ou quelques. Ainsi, *qq.fois* signifie *quelquefois* ; *qq.-uns* signifie *quelques-uns* ; *Emp.* signifie *Empereur.*

B

C

D

F

G

H

M

N

O



P

## Q

R



S

Y.



Z



FIN DE LA TABLE.

# *E R R A T A.*

*P*AGE 94, *ligne* 18, avait ; *lisez* avaient

*Page* 156, *lig.* 7, parées; *lisez* pavées,

*Page* 167, *lig. dern. au lieu de* Anglais, qu ; *lisez* Anglais, qui

# Chanson des Rameurs Chinois.



